

Foudroyant

Emma Green

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Emma Green

Cent facettes de Mr. Diamonds

10. Foudroyant



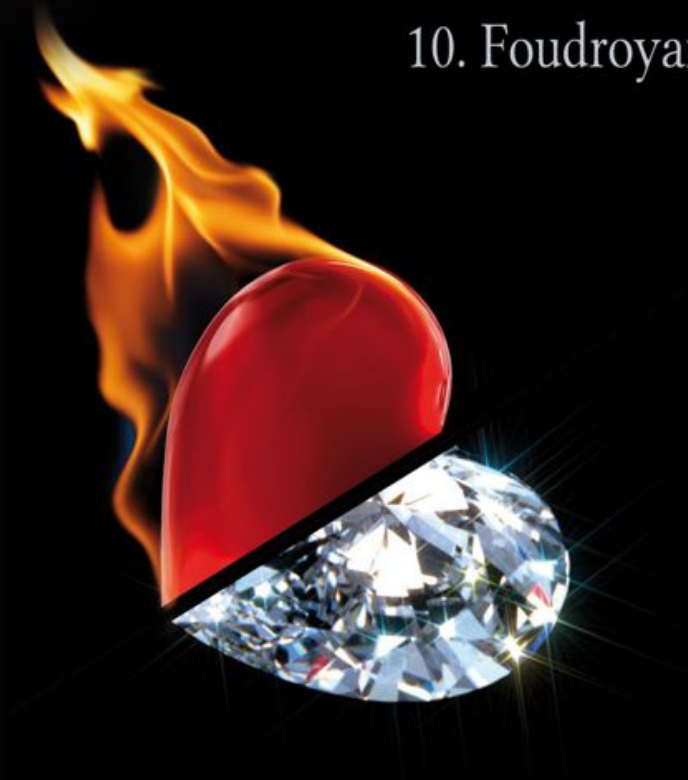
^s
Editions Addictives

Format Kindle

Emma Green

Cent facettes de Mr. Diamonds

10. Foudroyant

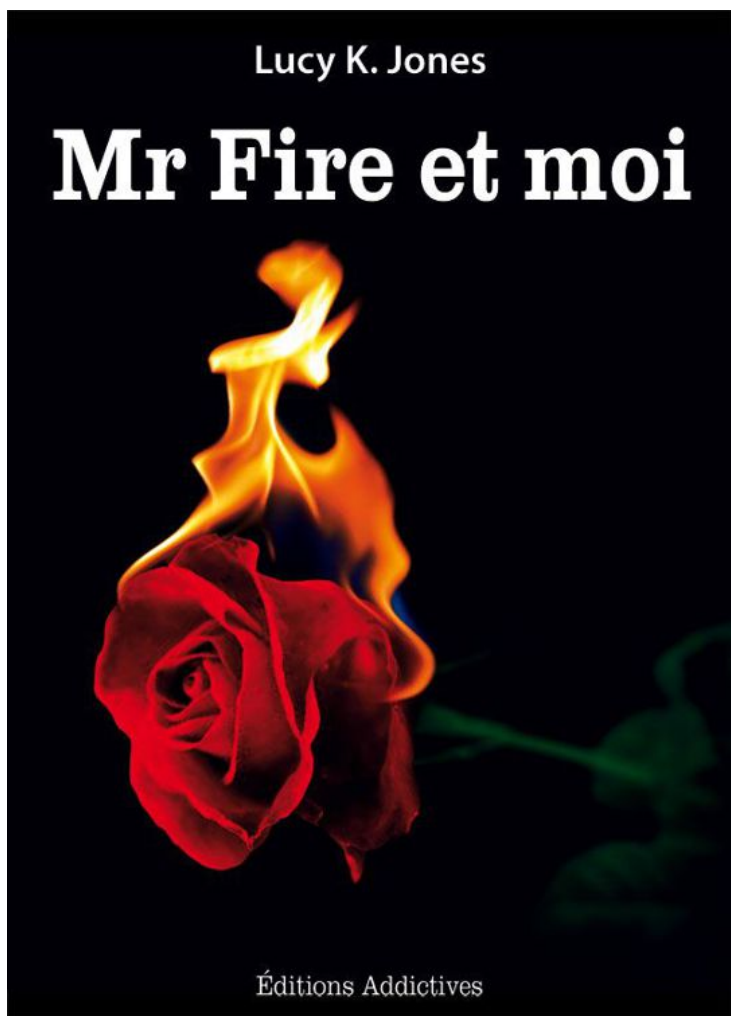


Éditions Addictives

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mr Fire et moi

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Emma Green

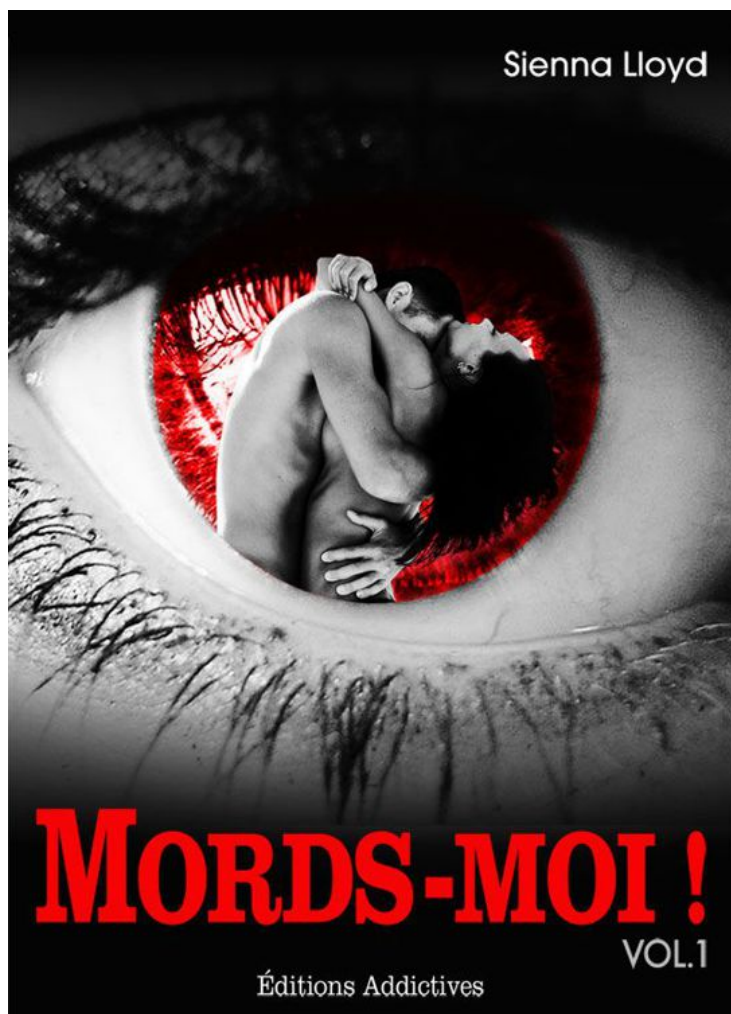
Les 100 facettes de Mr. Diamonds

Volume 10 : Foudroyant

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mords-moi !

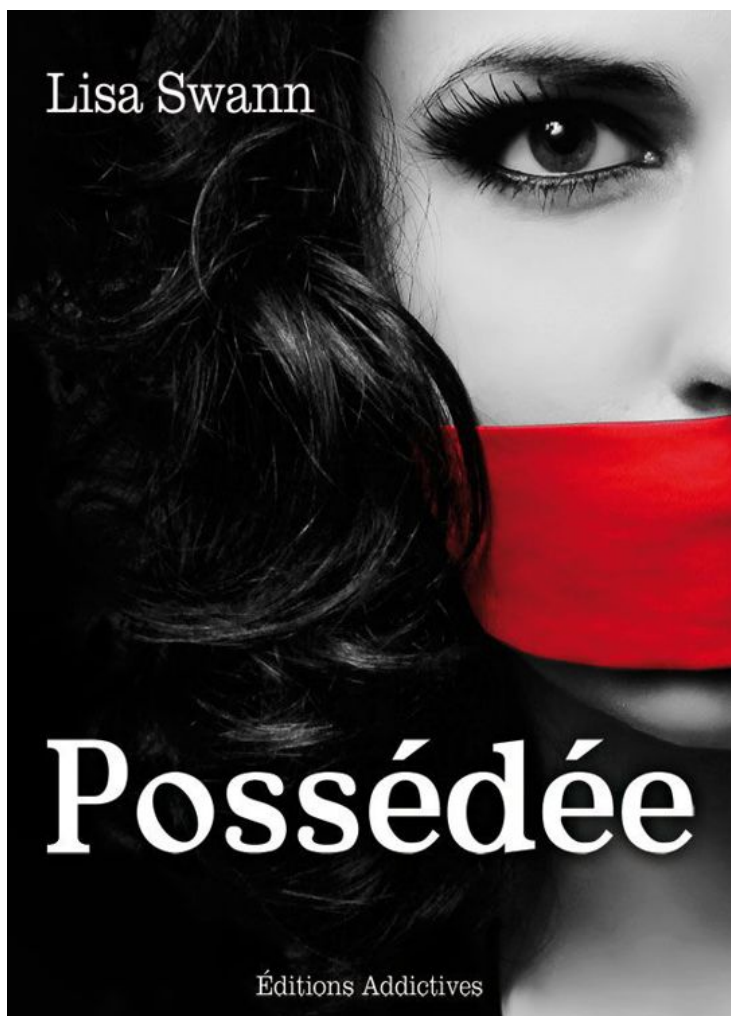
Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Possédée

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



1. Les absents ont toujours tort

Il est en train de t'échapper...

Voilà le refrain que ma petite voix intérieure s'obstine à tourner en boucle dans ma tête embrumée. Cette fin de mois d'août est caniculaire, mon amant désespérément absent et je suis submergée par mon nouveau boulot d'assistante dans la société de Ferdinand. Tout m'accable, m'opprime, m'asphyxie, j'ai l'impression d'étouffer dans la chaleur parisienne, sous le poids des responsabilités, et la menace de perdre Gabriel pèse comme une chape de plomb sur mes pauvres poumons. L'air est lourd mais lui est léger comme le vent. Depuis deux semaines, il virevolte, perché sur un nuage de savoir Eleanor en vie, treize ans après son soi-disant suicide, et déterminé à déplacer des montagnes pour la retrouver. Selon les révélations de Prudence, Eleanor a préféré disparaître après la naissance de Virgile en orchestrant sa propre mort. Elle ne pouvait pas supporter la vie d'épouse et de mère qui l'attendait, toujours torturée par ses démons intérieurs, mais elle refusait que Gabriel passe le reste de sa vie à la chercher. Elle savait qu'il finirait par la trouver. Maquiller sa fuite en suicide, c'est la meilleure solution qu'elle a pu imaginer. Seule Prudence était dans la confidence pendant toutes ces années.

Les Diamonds, champions toutes catégories des secrets les plus lourds à garder...

Depuis que mon amant peut enfin toucher du doigt la vérité, c'est à peine si j'existe. Il est comme obnubilé, obsédé. Moi ? Il me voit quand il a le temps, m'appelle quand il y pense et me demande de le comprendre. Comment pourrais-je faire autrement ? Le voir s'éloigner de moi pour se rapprocher d'elle est un supplice. Mais l'en priver serait cruel. Pas digne de l'amour que je lui porte. Ma mère me dit qu'aimer, ce n'est pas retenir, enfermer, c'est laisser l'autre s'en aller et choisir de revenir.

Et si Gabriel ne me revenait jamais ? S'il la retrouvait et la choisissait elle, pour toujours ?

Je suffoque encore un peu plus à cette idée. Je saisis mon portable et rédige un texto comme si c'était une question de vie ou de mort. Lui rappeler que je l'aime. Que je l'attends. Que je lui laisse sa liberté mais que je ne l'abandonne pas. Que je veux son bonheur, mais pas loin de moi.

[Ulysse est parti vingt ans. Dis-moi que je ne vais pas devoir t'attendre aussi longtemps...]

[Patiente et fidèle Pénélope, le temps passé loin de toi est aussi douloureux pour moi.]

[Alors, ne souffre plus, rentre vite.]

[Je dois poursuivre ma Guerre de Troie. Retrouver la mère de mon fils. Savoir pourquoi elle nous a abandonnés. Pourquoi elle s'est fait passer pour morte. Je ne pourrai pas vivre sans connaître la vérité.]

[Trouve-la et reviens-moi.]

[Je ne pourrai pas non plus vivre sans toi. Je t'aime, mon Amande.]

Les mots de Gabriel me rassurent l'espace de quelques minutes, mais pas assez pour que je ne ressente pas le besoin urgent d'appeler Marion juste avant d'arriver au bureau.

– Pff, je viens de faire à Gabriel le coup du poème mythologique, j'ai honte d'être aussi niaise.

– Tu parles, il a dû adorer la référence intello. Alors, il cherche toujours son Eleanor ?

– Merci pour « *son* » Eleanor, exactement ce dont j'avais besoin.

– Désolée. Mais c'est dingue, cette histoire ! Elle est morte pendant quinze ans et pouf, elle renaît de ses cendres ? C'est quoi le mythe, déjà ?

– Le phénix. Et ça fait treize ans. Mais ce n'est apparemment pas assez pour qu'il l'ait oubliée. Ça me rend malade, si tu savais.

– Attends, comment il pourrait la retrouver ? Elle a dû changer de nom, de vie. Si ça se trouve, elle a un nouveau mec, trois ou quatre enfants.

– Gabriel est capable de tout, il ne s'arrêtera pas de chercher tant qu'il n'aura pas ce qu'il veut. Il me dit qu'il le fait pour Virgile...

– Pauvre gosse, tu m'étonnes qu'il soit cinglé.

– En attendant, c'est moi qui deviens folle. Je suis censée faire quoi ?

– Prendre ton mal en patience, boire des coups avec moi, bosser

avec le beau, riche, intelligent, parfait Ferdinand... Tu parles d'une épreuve !

– Il est aussi arrogant, lunatique, imbu de sa personne, odieux avec certains...

– Oui mais pas avec toi ! Ah, ah, tu vas y passer, je le sens !

– Jamais de la vie ! Gabriel me manque tellement...

– Raison de plus !, me réponds Marion, surexcitée et jamais à court d'arguments. Et ne recommence pas à chouiner, il ne t'arrive que des trucs incroyables. Profite un peu !

– Incroyables ? ! Mon mec me fuit pour aller chercher sa fiancée enfuie à l'autre bout du monde, son fils me déteste et sa mère continue de me persécuter ; ma sœur attend un enfant qu'elle n'a pas désiré, alors qu'elle n'est même pas divorcée et que son fils aîné vient juste d'apprendre à marcher ; Tristan ne me parle quasiment plus puisqu'il est toujours fourré avec son Iris, horripilante soit dit en passant ; mon boss me prend pour sa nouvelle pouliche et regarde plus souvent mes seins que mes dossiers ; mes collègues me regardent de travers parce qu'il est sympa avec moi et qu'ils pensent que j'ai fait virer Hortense ; je continue ?

– Arrête, tu vas me faire pleurer ! Tristan, je te rappelle que tu n'en as pas voulu, il n'allait pas se faire moine pour toi. Et Iris est un peu spéciale mais je suis sûre qu'elle gagne à être connue. Tiens, d'ailleurs, mon frère m'a proposé qu'on habite ensemble pour économiser un loyer, elle risque d'être souvent dans les parages, il va falloir t'habituer.

– Génial ! Tu as d'autres bonnes nouvelles avant que j'aille bosser ?

– Haut les cœurs, Amandine ! Tu as un mec, un boulot que t'aimes, un grand avenir, une super meilleure amie... Moi, je suis célibataire, mon père m'a coupé les vivres, j'ai encore un mois à tirer chez H&M avant de reprendre la fac et je ne sais même pas ce que je vais faire de ma vie. Il ne me reste plus qu'à épouser Ferdinand de Beauregard, je ne vois que ça. Tu vas m'aider, hein ?

– Je vais commencer par essayer d'être à l'heure ! Je file, bisous Marionnette. T'es la meilleure des meilleures amies !

Je me faufile au pas de course dans les couloirs de l'immeuble clinquant et gagne mon *open space* en rasant les murs. Je lance un discret : « *Bonjour* » à mes collègues, certains marmonnent une réponse inaudible, mais la plupart d'entre eux ne lèvent même pas les yeux de leur écran.

Bon, être transparente, c'est toujours mieux que le rôle de bouc émissaire...

Comme à peu près tous les matins, Marcus fait une entrée

fracassante dans les bureaux. Sa démarche chaloupée, presque dansante, et sa voix guillerette font naître quelques sourires autour de nous.

– Salut la compagnie ! Oh la, la, c'est une agence de mannequins ou le musée Grévin ? Allez, allez, on se réveille, les amis ! Il fait beau, il fait chaud, on bouge nos corps et on arrête de faire la gueule !

Alors que j'allais m'asseoir, il dépose sur ma table de travail un gobelet de café Starbucks en me claquant les fesses :

– J'ai même pensé à tes hanches, ma chérie : sans sucre, sans crème !

– Vraiment trop gentil, Marcus, merci !

– J'ai bien fait de mettre ma chemise orange ce matin, ils sont tellement déprimants, tous ! Qu'est-ce que tu penses de la couleur ?

– C'est... voyant.

– Chérie, si tu ne portes pas de fluo en 2013, tu ne le feras jamais !

– Hmm... Je crois que je n'aurais pas mis un costume violet avec.

– C'est parme. Et le *color block*, tu connais ? Faut sortir, faut lire des magazines, chérie, y a du boulot, là !

– Tu sais qu'ils vont tous finir par croire que je m'appelle vraiment Chérie ?

– Et tu sais à quel point je me fous de ce qu'ils pensent ? Bon, t'as besoin d'un coup de main pour le dîner des jeunes créateurs ?

– Non, ça devrait aller, j'attends encore la réponse du designer japonais, il faut que je le relance, Ferdinand a l'air d'y tenir !

– Itô ? Arrête, il a un talent incroyable ! Tellement d'audace à son âge ! Et il est magnifique, ce garçon ! Je suis jaloux, t'as trop de chance de faire ce boulot !

Marcus et ses superlatifs...

– D'ailleurs, Ferdinand m'a donné trois tenues de créateurs pour le dîner. Il faudra que tu m'aides à choisir. Et à... comment tu dis ?

– Accessoiriser !

– Chérie, deux maîtres mots : classe et sobriété.

– Comme ta tenue par exemple ?

Marcus me tire la langue, me laissant admirer son piercing en acier et se met au boulot. Je l'imites en sirotant mon café, commençant par découvrir les cinquante premiers mails de la journée. Il n'est même pas dix heures. Entre les communiqués de presse inutiles, les demandes de rendez-vous que Ferdinand n'accordera jamais et les confirmations de réservations pour son prochain déplacement, un

objet me saute aux yeux.

De : Gabriel Diamonds
À : Amandine Baumann
Objet : AMANDE DIAMONDS

Tu es ma femme, ne l'oublie pas.
G.

Le mail est arrivé il y a une quinzaine de minutes. Je m'empresse de répondre pour ne pas rater l'occasion de discuter avec mon amant si volatil ces derniers temps.

De : Amandine Baumann
À : Gabriel Diamonds
Objet : RE : AMANDE DIAMONDS

Après avoir menacé mon patron par mail derrière mon dos, m'aurais-tu droguée et épousée de force dans mon sommeil, pour que je ne me souvienne pas de mon propre mariage ?
A. BAUMANN

De : Gabriel Diamonds
À : Amandine Baumann
Objet : RE : RE : AMANDE DIAMONDS

Je n'ai besoin d'aucun contrat ni d'aucune cérémonie pour savoir que tu m'appartiens. Et que je t'appartiens. Même de loin. Pour preuve de ma bonne foi, je veux bien prendre ton nom... le temps d'un mail.
Gabriel BAUMANN

De : Amandine Baumann
À : Gabriel Diamonds
Objet : RE : RE : RE : AMANDE DIAMONDS

Je ne te savais pas si moderne et si féministe, Gabriel Diamonds. Mais je suis plutôt vieux jeu. Je veux le contrat, la cérémonie et même le nom maudit. Je ne compte pas vivre dans le péché toute

ma vie...

Amandine BAUMANN-DIAMONDS

De : Gabriel Diamonds

À : Amandine Baumann

Objet : RE : RE : RE : RE : AMANDE DIAMONDS

Dieu que j'aimerais te faire pécher. Là. Maintenant.

G.

De : Amandine Baumann

À : Gabriel Diamonds

Objet : RE : RE : RE : RE : RE : AMANDE DIAMONDS

Viens, je t'attends.

Il y a bien trop longtemps que tu ne m'as pas allongée sur un bureau ou coincée dans un ascenseur. Celui de l'agence est minuscule mais ses quatre parois sont recouvertes de miroirs. Je crois qu'il te plairait.

A.

De : Gabriel Diamonds

À : Amandine Baumann

Objet : AMANDE PÉCHERESSE

Il y a bien trop longtemps que je n'ai pu t'observer sous toutes les coutures. Et sous mon emprise.

Portes-tu une robe ? Tes cheveux sont lâchés ?

Ton Pécheur

De : Amandine Baumann

À : Gabriel Diamonds

Objet : RE : AMANDE PÉCHERESSE

Je pourrais facilement détacher mes cheveux, mais ma jupe crayon est sûrement trop étroite pour que tu puisses la remonter.

Ton Péché

De : Gabriel Diamonds
À : Amandine Baumann
Objet : RE : RE : AMANDE PÉCHERESSE

Mon péché mignon, je n'aime rien de plus que te voir écrire le mot
« *étroite* »...
Tu me rends fou.

De : Amandine Baumann
À : Gabriel Diamonds
Objet : RE : RE : RE : AMANDE PÉCHERESSE

Ton désir me manque terriblement.
Ma jupe s'impatiente, mon étroitesse est brûlante.
Je dois y aller, on m'attend.
Ta Petite Pêche

De : Gabriel Diamonds
À : Amandine Baumann
Objet : RE : RE : RE : RE : AMANDE PÉCHERESSE

Qui ? De Beauregard ?
Ne t'avise jamais d'appuyer sur le bouton « Arrêt » de cet ascenseur
sans que je sois dedans. C'est un ordre.
Prépare ta peau de pêche. Je rentre bientôt.
Ton Gabriel

Pendant que j'échangeais ces mails fiévreux avec mon amant, Ferdinand m'a jointe sur ma ligne et m'a demandée dans son bureau. Immédiatement. J'essaie de rassembler mes esprits pour parer à toute question sur le dîner des créateurs ou les prochains événements. Je bouillonne intérieurement et je prie seulement pour que ce désir ardent ne se lise par sur mon visage.

- Bonjour Amandine, entrez. Très jolie jupe crayon. Comment allez-vous ce matin ?
- Très bien, merci.
- Je vois ça, vous avez une mine radieuse. Quoiqu'on puisse penser que vous avez le feu aux joues... Ce n'est quand même pas moi qui vous mets dans cet état ?
- Non, non... C'est... La chaleur. Ce mois d'août est caniculaire !
- Ah bon. Pourtant, la clim est à fond. Vous devriez aller vous

raffaîchir un peu.

– C'est tout ?

– Oui. Juste un petit rappel : la messagerie est à usage strictement professionnel.

– Pardon ? !

– Et pour votre information, l'ascenseur est équipé d'une caméra.

– Ferdinand, je...

– Vous n'allez rien trouver pour justifier ça, je pense qu'il vaut mieux que vous n'essayiez pas. Et ça m'a fait une pause récréative. Distrayant, vraiment, très intéressant... Filez, ça restera entre vous et moi.

Cette fois, j'ai dû virer au rouge écarlate. Je me précipite vers les toilettes et percute Marcus en train de se laver les mains.

– Doucement chérie, où tu cours comme ça ?

– Me cacher pour le reste de ma vie !

– La drama queen, j'adore ! Raconte !

– Je viens de me faire prendre la main dans le sac !

– Tu as mis la main aux fesses de qui ?

– Non, en flagrant délit d'échanges salaces, par mails... Ferdinand a tout lu.

– L'erreur de débutante !

– Je sais ! Je me suis laissé entraîner, j'ai tellement honte.

– Y avait des gros mots ? sourit Marcus, plus excité par le ragot que franchement compatissant.

– Mais non ! Juste des mots... je ne sais pas... cochons !

– Alors, là, ma belle, Ferdinand ne va plus te lâcher. Il a dû adorer.

– Mais si tu avais vu son regard lubrique, son air tout fier de lui, il jubilait ! Ah, je le déteste ! Tu savais qu'il lisait les mails de ses salariés ?

– Il n'y a absolument rien qui se passe ici qu'il ne sache pas, chérie. Il a fait installer des caméras partout...

– Je sais, merci. Mais c'est du harcèlement !

– Qu'elle est mignonne... Et tu vas faire quoi, porter plainte ? Traîner De Beauregard aux prud'hommes ? Avec ce qu'il a sur toi ? Ah, ah !

Le rire tonitruant de Marcus résonne entre les murs carrelés des toilettes pour femmes. Il me serre dans ses bras pour me réconforter, tout en essayant de contenir son fou rire nerveux.

– Mais qu'est-ce que tu fais là, toi, d'ailleurs ?, fais-je remarquer à mon collègue en lissant les plis laissés par ma tête sur sa veste parme.

– J'assume ma part de féminité. Et c'est ici qu'on entend les

meilleurs potins. La preuve !

Son rire en cascade repart de plus belle et en devient communicatif. Je ris malgré moi, réalisant que l'histoire aurait pu bien plus mal finir. Ferdinand ne m'a pas virée sur le champ, il ne m'a même pas engueulée ou humiliée, comme il sait si bien le faire. Il s'est juste amusé un peu, je n'en méritais pas moins. Soit il va me faire chanter, soit il m'aime vraiment bien. Je me remets au boulot pour chasser ces deux malheureuses hypothèses de mon esprit et je tente tant bien que mal de ne pas contacter Gabriel pour lui raconter mes péripéties de la journée.

Il me manque, il me manque, il me manque...

Je secoue vivement la tête et me plonge dans le planning du boss, ce n'est pas une journée où j'ai droit à l'erreur. J'organise ses rendez-vous, remplis son agenda, trie son courrier et le lui apporte comme si de rien n'était, lui réserve une chambre dans un hôtel luxueux pour son prochain déplacement à Milan, règle les derniers détails avec le traiteur pour la soirée des jeunes créateurs, rédige le compte-rendu du dernier casting de l'agence et passe des heures au téléphone avec des attachées de presse au discours bien rodé dont j'essaie de me débarrasser. J'ai juste le temps d'avaler la moitié d'un sandwich devant mon ordinateur, sous l'œil désapprobateur de Marcus qui mime sur son propre corps un postérieur bien rebondi.

Vers 20 heures, les locaux se vident et je commence aussi à rassembler mes affaires pour partir au plus vite, c'est-à-dire avant de me retrouver seule avec Ferdinand. Je prépare un post-it « *Itô confirme sa présence au dîner. Bonne soirée.* » que je vais coller discrètement sur la porte de son bureau, avant de m'engouffrer dans l'ascenseur. Épuisée et affamée, je pousse un grand soupir pour relâcher la pression de la journée et appuie sur le bouton lumineux du rez-de-chaussée. Dans sept étages, je suis libre !

Mais un mocassin pointu, noir vernis, vient bloquer la porte d'un geste sûr.

– Il y a de la place pour moi ? Ou vous tenez absolument à prendre cet ascenseur toute seule ?

– Désolée, je ne vous avais pas vu Ferdinand.

– C'est moi qui suis désolé, Amandine : il n'y a pas de bouton « Arrêt » dans cette machine d'un autre âge. C'est fort dommage.

Tout en souriant de sa petite allusion à mes mails avec Gabriel,

Beauregard défait sa cravate et le premier bouton de son col de chemise, laissant apparaître sa pomme d'Adam et s'envoler les ultimes volutes de son parfum léger.

– J'aime les immeubles anciens, lui réponds-je pour essayer de changer de sujet.

– Moi aussi. C'est simplement moins facile pour les pratiques nouvelles.

– Vous allez évoquer cet incident jusqu'à la fin des temps ?

– Laissez-moi en profiter juste encore un peu. C'est une grande première ! D'habitude, c'est moi qui prononce des mots obscènes aux femmes que je connais à peine.

– Ils n'étaient pas obscènes, ils étaient privés.

Entre la joute verbale et la petitesse de la cage d'ascenseur, l'air commence à manquer et l'absence de climatisation à se faire sentir. Ferdinand décide d'enlever sa veste et la plie soigneusement sur son avant-bras, retrouvant ses manières de *dandy* élégant malgré son discours de baratineur.

– Rassurez-vous, je ne vous fais pas un strip-tease, je vais m'arrêter là.

Les mouvements amples de son grand corps svelte m'ont obligée à reculer et je me retrouve plaquée contre le miroir du fond. Le contact frais de la glace à travers mon chemisier me rappelle instantanément la scène torride que j'ai vécue avec Gabriel dans l'ascenseur de la Maison de la Photographie. Mon corps se tend à ces lointains souvenirs encore si présents. Les deux hommes sont si différents. L'un plein d'esprit, de douceur, d'espièglerie, l'autre rempli de caractère, de force, de sauvagerie. Et le même magnétisme.

Tu divagues Amandine. Gabriel te manque, inutile de fantasmer sur son opposé.

Non, je ne ressens absolument aucune attirance pour lui. Mais mince, je crois que je l'apprécie...

– Avez-vous déjà pris un ascenseur d'une telle lenteur ? Je crois qu'il ne veut pas nous libérer de sa prison dorée.

– Nous sommes au rez-de-chaussée, Ferdinand. Depuis un moment.

– Pardon, le temps s'était arrêté. Après vous.

Trop galant, Beauregard me tient la porte alors qu'il aurait été bien plus aisé qu'il sorte le premier. Je dois passer devant lui, sous son bras, pour m'extirper de l'ascenseur. De dos, je pressens ses yeux

baladeurs.

- Ne regardez pas ma jupe !
- Trop tard.

2. Par tous les temps

Les longues journées de ce mois d'août se suivent et se ressemblent : chaudes, moites, lourdes et l'orage n'éclate toujours pas. Entre la température ambiante, ma charge de travail, l'absence de Gabriel et les avances de Ferdinand, je suis en ébullition. J'ai accepté de déjeuner avec Camille pour me changer les idées et l'aider à éclaircir les siennes, mais l'air est irrespirable sur cette terrasse bondée et ni mon Perrier glacé ni mon steak tartare n'y changent rien. Je sens ma sœur tendue, nerveuse, elle se dandine sur sa chaise comme un enfant impatient, croise, décroise et recroise les jambes sans arriver à trouver de position, trie les aliments de sa salade sans jamais en manger aucun et finit par s'attaquer au morceau de pain dont elle amasse méthodiquement les miettes en petits tas.

– Bon Camille, tu vas te mettre à les classer de la plus petite à la plus grande ou on discute ?

– Je ne sais pas ce que j'ai en ce moment, je suis stressée, tu ne peux pas imaginer !

– Tu ne sais pas ce que tu as ? Un divorce peut-être ? Une nouvelle grossesse ? Un...

– Silas veut m'épouser.

Je manque de m'étouffer avec ma paille et avale ma gorgée d'eau gazeuse de travers. J'essaie de continuer au milieu de mes toussotements qui me font venir les larmes aux yeux.

– Tu peux répéter ?

– Il m'a demandée en mariage. Hier soir.

– De mieux en mieux... Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Amandine, ce n'est pas une question qui appelle vraiment une réponse.

– Si, Camille ! Tu as le droit de réfléchir avant de faire quelque chose, pour une fois. Tu peux prendre un peu de temps avant de t'engager pour la vie. Tu vas faire ça chaque année ? Te marier, avoir un bébé et divorcer ?

- Je ne sais pas ce qui me retient de te jeter mon coca au visage.
- Peut-être de savoir que j'ai un tout petit peu raison ?
- Silas a décidé de prendre ses responsabilités. Il veut avoir cet enfant, l'élever, comment je pourrais l'en empêcher ?
- Mais, vous vous aimez ? C'est une question qu'on se pose, parfois, avant de se marier...
- Toi et tes grands principes ! Ce que je sais, c'est qu'Alex n'a jamais assuré, depuis le début, il fuit... Silas est présent, impliqué, il ne nous laissera jamais tomber.
- Tu es sûre de ça ? Même quand il saura qu'Eleanor est vivante ?
- Quoi, qu'est-ce tu racontes ? !
- Elle l'est. Je n'ai rien le droit de dire et tu ne dois rien répéter. C'est Prudence qui l'a appris à Gabriel, Eleanor n'est jamais morte. Il est sur ses traces en ce moment même, il fait tout pour la retrouver et c'est la première chose que fera Silas quand il saura la vérité.

Je vois le visage de Camille changer. Subitement, à la fois calme et déterminée, elle rassemble ses affaires, pose un billet de vingt euros sur la table, jette son portable dans son sac et glisse ses lunettes de soleil au milieu de ses cheveux. Avant de se lever, elle approche son visage du mien, comme si elle allait murmurer mais se met à hurler :

- Tu es encore plus folle qu'eux ! Ce n'est pas de ma faute si ton mec te laisse tomber. Ce n'est pas de ma faute s'il t'oublie dès qu'Eleanor est dans le décor. Moi, j'attends un enfant de Silas, je suis sa fiancée et ça, tu ne peux pas le supporter. Rien ne te lie à Gabriel, tu m'entends, tu n'es rien pour lui, RIEN !

Ma furie de sœur rabat ses lunettes noires sur ses yeux et se lève avec fracas. Nos assiettes s'entrechoquent et nos deux verres pleins tombent à la renverse, arrosant au passage le couple de la table voisine qui n'a rien manqué de ce monologue théâtral. Je m'excuse poliment en essayant de sauver ce qui peut l'être, règle l'addition et m'enfuis à mon tour, loin de ces gens, de ces regards et de cette chaleur qui m'accablent.

Je cours me réfugier dans la fraîcheur des locaux de l'Agence Models Prestige en espérant y trouver Marcus : personne dans les bureaux, la pause-déjeuner étant à peine entamée. Je me laisse tomber dans mon fauteuil à roulettes et profite un instant de la climatisation refroidissant mon front brûlant et séchant l'humidité salée sous mes yeux. Je ne sais pas si je suis plus blessée de la méchanceté de ma sœur ou vexée du petit fond de vérité de ses propos... Pourquoi Gabriel me délaisse au moment où j'ai le plus besoin de lui, d'être aimée et rassurée ? Pourquoi l'incasable Silas se met à jouer le futur

père et futur mari parfait quand mon amant joue à cache-cache avec sa fiancée miraculée ? Et l'ultime question que j'ose à peine formuler : pourquoi faut-il toujours qu'elle passe avant moi ? Morte ou vivante, même introuvable, cette Eleanor de malheur est omniprésente. Malgré tous les mots d'amour de Gabriel, je réalise qu'au lieu d'être auprès de moi, il court derrière elle.

SOS meilleure amie, Amandine en détresse !

Les yeux encore embués, je rédige un texto à destination de Marion.

[C'est toujours bon pour ce soir ? Je peux venir plus tôt ?]

[Quand tu veux ma poulette. Ça va ?]

[Non. Je te raconterai. Qu'est-ce que j'apporte ?]

[Rien. Ah, si, ta gentillesse. Et peut-être de la vodka : Iris sera là, elle a insisté pour venir...]

[Oh non ! Je voulais pleurnicher, me faire plaindre et me rouler par terre ce soir !]

[Impossible de refuser, désolée... Mais je crois qu'elle prête à faire des efforts. Allez, viens, ça va être bien !]

[Foutue pour foutue ! À tout à l'heure.]

Je passe l'après-midi à soupirer à la moindre contrariété. Même Marcus n'arrive pas à me rendre le sourire, tout obnubilée que je suis par la scène de ma sœur et le silence de mon amant. Ferdinand remarque ma mauvaise humeur et se fait un plaisir de me taquiner. Il m'appelle environ dix fois dans son bureau, pour me réclamer un dossier qui est parfaitement rangé à sa place, pour me demander de lui rappeler le prénom d'un associé qu'il connaît très bien, pour vérifier des points qui ont été réglés la semaine dernière, puis pour l'aider à chercher ses lunettes... qui sont juste sur son nez. À la onzième fois, lassée de ce petit jeu sans fin, je prétexte une migraine aiguë pour obtenir son autorisation de partir un peu plus tôt que d'habitude. Il est 19 h passées, un vendredi, je suis l'une des dernières à l'Agence, je crois que j'ai amplement mérité ma soirée.

– Vu votre état, je n'obtiendrai rien de vous ce soir, n'est-ce pas ?

– Honnêtement, je crois que j'ai assez donné pour aujourd'hui.

– Amandine, c'est assez étrange cette manière de réclamer quelque chose et de penser que vous l'aurez en étant désagréable.

– Je suis juste très fatiguée.

– À votre âge ? Et dans cette robe ? C'est vraiment dommage.

– Je peux y aller ?

– Comment dire non à ce petit minois défait ?

– Merci. Bon week-end Ferdinand.

– Laissez-moi vous dire une chose avant de vous rendre votre liberté. Qui que ce soit, Diamonds ou un autre, ne le laissez pas vous miner. Une jeune femme aussi belle ne devrait jamais être déçue ou délaissée.

– J'essaierai d'y penser. À lundi.

– Si vous vous sentez seule, d'ici là, appelez-moi !

– Merci, mais non merci.

Je laisse mon patron et son sourire facétieux dans son bureau et me dirige vers l'ascenseur, mes affaires sous le bras. Quand les portes se referment sur mon visage, l'infatigable Ferdinand passe la tête dans le couloir, forme un téléphone avec ses doigts qu'il approche de son oreille et me lance de son air amusé :

– À ce soir !

Je ne peux m'empêcher de rire à sa blague de gamin et de me demander si je vais retrouver une ambiance aussi bon enfant ce soir.

C'est nouveau ça, se sentir mieux au bureau que chez ses amis ? !

Merci les pièces rapportées...

Je rejoins Marion et Tristan dans leur nouvel appartement commun du 11^e arrondissement, pour ce qui devait être une soirée en petit comité et qui va sûrement se transformer en apéro étrange, puis en dîner gênant avec la fameuse Iris, aussi blonde qu'elle est bizarre. Grâce à elle, notre trio infernal est devenu un quatuor bancal. Si je suis contente de savoir Tristan en couple et remis de notre petite histoire à sens unique, je n'arrive toujours pas à me faire à sa nouvelle copine. Rien à faire, je ne la sens pas. Trop blonde, trop lisse, trop parfaite, trop filoute. Je ne sais pas ce que Tristan lui trouve et l'inverse est tout aussi vrai, leur couple me paraît aussi improbable que... Gabriel et moi.

Bon, laissons-lui le bénéfice du doute.

Une chance, Iris, je te laisse une chance !

En suivant l'adresse que m'a donnée Marion, je me demandais comment le frère et la sœur pouvaient se payer un trois-pièces près du boulevard Voltaire. Mais je comprends un peu mieux au moment de grimper, tout essoufflée, jusqu'au sixième étage de l'immeuble. Le prix de l'ascenseur a dû être déduit du loyer. C'est en nage que j'appuie enfin sur leur sonnette, apparemment silencieuse, avant de

tambouriner à la porte. Je m'apprête à commencer mes jérémiades sur l'effort que je viens de fournir, mais Iris vient m'accueillir, pieds nus et cheveux mouillés, me regardant d'un air dégoûté et me précisant dans un sourire :

– Je ne t'embrasse pas, je viens juste de me maquiller !

Saleté !

Des gros mots me viennent mais je préfère la renvoyer dans son camp.

– Je peux voir les deux locataires ? Il faut vraiment qu'on parle de cette histoire d'ascenseur !

– Oh, ben, c'est très bien les escaliers, ça fait les cuisses !

Qu'est-ce qu'elles ont mes cuisses ? !

– Par ici Amandine, on est dans la cuisine ! me lance Marion qui doit sentir que le temps est long.

– Eh ben, on s'embourgeoise les Aubrac ! Gressins, jambon cru et ça, c'est quoi ? Du gaspacho ?

– Tout est maison, c'est Iris qui a cuisiné, répond Tristan fier comme un paon.

La blonde se jette à son cou et l'embrasse goulûment. Un baiser qui n'a à peu près rien à faire dans une cuisine aux alentours de 19 h 30 et avec un public de surcroît. Marion et moi, nous détournons les yeux après s'être échangé une grimace nauséuse. J'essaie de relancer la conversation pour mettre fin à ce baiser plus qu'embarrassant.

– Une colocation frère-sœur, vous êtes fous ! Je n'arrivais déjà pas à partager la télécommande avec Simon, je ne sais pas comment vous allez vous supporter.

– On a décidé que je serai l'homme de la maison, plaisante Marion. D'un commun accord même si j'étais plus d'accord que lui.

– Voilà comment on s'en sort avec les femmes, rétorque Tristan à la cantonade, leur laisser croire qu'elles ont le pouvoir pour être tranquille.

– Mon mec a tout compris, ajoute Iris, pas besoin de jouer les machos dominateurs. C'est tellement dépassé.

Merci de cette analyse sociologique, Jonquille !

– C'est plutôt ça ton style, Amandine, non ? Enfin, d'après ce qu'on m'a raconté...

Euh... C'est comme ça qu'elle fait des efforts, Tulipe ?

– Je ne sais pas ce qu'on t'a raconté, mais Gabriel a de multiples facettes. J'aime les hommes complexes, oui.

– Si tu veux mon avis, les gens adorent se compliquer la vie, ces temps-ci. C'est à la mode d'être torturé !

Mais je ne veux PAS de ton avis, Bégonia ! C'est ça que tu n'as pas compris...

– Moi aussi, je les aime compliqués, renchérit Marion pour voler à mon secours. Comme ce Ferdinand de Très Beauregard ! Je suis sûre qu'il y a un mauvais garçon caché sous son costume de *dandy* bien élevé.

– Tu parles, il ne regarde aucune femme dans les yeux, pour la bonne éducation, on repassera ! Il n'y a pas un jour où il ne commente pas mes fringues et ne me fait pas une proposition indécente...

– Ah non, t'en as déjà un de milliardaire, celui-là, tu me le laisses ! chouine Marion.

– Un c'est bien, mais deux, c'est mieux, continue Tristan sur le ton du proverbe.

Iris s'en mêle à nouveau, sans se départir de son sourire de sainte-nitouche et de ses remarques de peste :

– Laissez-la tranquille, Amandine a besoin qu'on l'aime, c'est tout, il y a des gens comme ça.

– Je te remercie de te soucier de moi, Iris, mais tout va bien. Je n'ai « besoin » de rien.

– Je dis juste que tu as laissé Tristan tomber amoureux de toi, alors que tu n'en voulais pas, de la même façon que c'est tout à fait humain de te rapprocher de ton patron quand ton mec te délaisse.

– Je ne me rapproche de personne et personne ne me délaisse, c'est chiant à la fin ! C'est mon procès, le thème de la soirée ? !

– Je ne voulais pas te blesser, j'avais cru comprendre que Gabriel était absent depuis quelque temps. Qu'est-ce qu'il fait au juste ?

Marion essaie encore une fois de changer de sujet, pas tant pour éviter cette réponse que pour m'empêcher de m'emporter :

– En tout cas, si tu ne veux pas de Ferdinand, moi, je prends !

– Je te le laisse. Avec plaisir. Et je vais vous laisser aussi, je crois que c'est mieux.

Je vide mon verre d'un trait et me lève d'un bond pour regagner la sortie. Iris et Tristan me regardent me lever sans bouger, pendant que

Marion court sur mes talons pour essayer de me retenir. Je l'embrasse sur la joue et claque la porte, c'est plus que ce que je peux en supporter pour ce soir. J'envoie un texto à ma meilleure amie sur le chemin du métro pour qu'elle ne s'inquiète pas pour moi et ne prenne pas mon départ précipité contre elle. Je crois qu'Iris et moi, ça ne fonctionnera tout simplement pas. Mais je ne veux pas perdre mes amis pour autant.

En sortant de la bouche de métro de la station Bercy, je ressort mon téléphone pour tenter d'appeler Gabriel avant d'arriver chez moi. J'ai plus que jamais besoin d'entendre sa voix. Besoin de son soutien, de sa présence, même de loin. En approchant de mon appartement, le portable vissé à l'oreille attendant la tonalité, j'aperçois une grosse berline noire garée anormalement sur le bateau de mon immeuble. Un chauffeur, dont le visage m'est familier, me gratifie de son plus beau sourire en me tendant un petit carton blanc nacré. Je reconnais l'écriture manuscrite de Gabriel, avant même d'avoir déchiffré les mots :

Ceci est un kidnapping. N'opposez aucune résistance. La rançon sera salée.

G.

Malgré ce message énigmatique, je ne m'inquiète en rien. Si ce n'est de ce que je dois emporter et mon état après cette journée caniculaire, cette ascension d'escaliers et cette soirée qui m'a mise sur les nerfs. J'interroge le conducteur d'un regard paniqué, comme s'il pouvait lire dans mes pensées et m'aider à prendre une décision.

Amandine, huit ans et demi, a besoin qu'on lui fasse sa valise.

L'homme en costume noir me prend délicatement la petite carte des mains, la retourne et la refait glisser entre mes doigts.

Inutile d'aller chercher des affaires ou de te refaire une beauté. Je te veux toi, comme tu es, sur le champ. C'est urgent.

À dans une heure.

Mon amant me connaît si bien. Je souris intérieurement en m'engouffrant dans la voiture confortable qui m'emmène sur l'aire de décollage du jet privé. Comme à son habitude, Gabriel a tout prévu. J'ignore où il se trouve et je sais qu'aucun membre de l'équipage n'acceptera de me renseigner. La destination fait partie de la surprise, je n'ai même pas envie d'essayer de deviner. À bord du petit avion luxueux, je profite déjà de ce qu'il me réserve. Il y a tellement

longtemps qu'il ne m'a pas sorti le grand jeu. Je ne peux pas m'empêcher d'y voir une preuve de son amour et de son envie de me séduire encore. Mon amant insaisissable ne m'a pas tout à fait échappé. Je me languis d'avance de sa façon de se faire pardonner, de ma rançon « salée », de notre façon de nous retrouver...

Amandine, seize ans et demi, a besoin d'une douche froide.

Nous atterrissons une heure plus tard dans une ville que je ne connais pas et il me faut encore attendre un court trajet en voiture pour découvrir un nom sur un panneau blanc bordé de rouge : La Trinité-sur-Mer. Je n'ai pas la moindre idée de ce que Gabriel fait en Bretagne, ni pourquoi il m'y invite mais le mot « *salé* » prend enfin son double sens. Mon chauffeur me dépose sur le port tout illuminé dans la nuit qui commence à tomber. Les couleurs orangées qui se reflètent sur l'eau gris bleuté se mélangeant au ciel ressemblent à un décor de carte postale.

La chaleur étouffante de Paris a laissé place à une douce brise rafraîchissante et je laisse l'air marin exploser dans les narines. Sur le quai, je flotte déjà. J'aperçois une large silhouette sombre perchée sur un voilier. D'amples mouvements de bras, souples et gracieux, comme ils ne peuvent appartenir qu'à un seul homme, m'invitent à approcher. Gabriel me fait monter à bord : nous n'échangeons pas un mot, seulement le plus long, le plus naturel, le plus profond et le plus sensuel des baisers. Je ne sais pas par quelle magie (ou grâce à quel skipper caché) le bateau se met à avancer doucement sur l'eau. Depuis le port de La Trinité, nous nous éloignons dans la baie de Quiberon, tranquille et silencieuse, nos corps toujours enlacés et nos lèvres emmêlées.

À bout de souffle, j'esquisse un mouvement de recul pour réclamer mon dû. Mais lequel, j'hésite encore : exiger les explications qu'il me doit ou obtenir l'étreinte que j'ai tant désirée ? Je me lance enfin, le cœur l'emportant sur le corps :

- Où étais-tu passé ?
- Bonjour Amande. Toi aussi, tu m'as manqué.
- Tu as retrouvé Eleanor ?
- Tu as repoussé Ferdinand ?
- Gabriel, s'il te plaît, pas ce soir. Pas ce petit jeu-là, pas maintenant.
- J'étais sur une piste sérieuse, ça n'a rien donné. Elle est introuvable aux États-Unis. Je crois qu'elle pourrait avoir refait sa vie ici.

- En France ?
- En Bretagne. Elle aimait... elle aime beaucoup cette région.
- Et c'est pour ça que je suis là ? ! C'est donc ça, le bateau, la petite croisière nocturne ? Tu as invité des plongeurs aussi ? On va passer la nuit à fouiller l'océan Atlantique ?
- Tais-toi et écoute-moi. Tu ne comprends pas que je ne pouvais plus passer une minute sans toi ? Je voulais t'emmener en mer, loin de tout. Le dîner sur le ponton n'est réservé qu'à nous.
- Mais la terre ne s'arrête pas de tourner pour toi, tu sais ! J'ai une vie, moi, même quand Mr Diamonds disparaît ! Tu ne peux pas claquer des doigts pour que j'apparaisse quand tu veux, où tu veux.
- C'est pourtant ce que tu as fait : tu es là...
- Tu es content ? Je peux repartir, maintenant ?
- Je t'en prie, la côte est par ici. Mais je te déconseille de rentrer à la nage, l'eau est fraîche la nuit.
- Tu te fous vraiment de ma gueule !
- Et toi, tu ne comprends rien.
- Mais tu ne m'expliques rien !
- Amande, je voulais qu'on se retrouve seuls au monde, tous les deux. Parce qu'il n'y a que comme ça que nous sommes heureux. Et je paierais cher, tous les jets privés, tous les bateaux et tous les festins du monde, pour que cette nuit sur l'océan dure toute notre vie.

L'instant suivant, je me vois me jeter sur Gabriel. Je n'ai pas pu résister une seconde de plus à sa déclaration enflammée ni à mon désir urgent. Dans mon empressement, c'est à peine si je me reconnais. Je m'agace de ne pas réussir à défaire les boutons de sa chemise, mes mains tremblent, mais doigts sont malhabiles, mes pensées tempêtent sous mon crâne. J'ai l'impression de ne plus savoir faire. Gabriel n'a pas changé, toujours maître de lui-même, toujours amusé de ma maladresse. Il saisit délicatement mes poignets tendus et pose mes mains à plat sur ses pectoraux. Je peux sentir son cœur battre, fort et lent. Il me regarde avec tendresse, respire profondément comme s'il me demandait de l'imiter, puis m'embrasse sur les lèvres pour finir de m'apaiser.

Mon commandant de bord guide à nouveau mes doigts vers ses boutons que je détache un à un, calmement, puis mes gestes plus assurés glissent naturellement vers le bouton de son pantalon. Nos regards ne se quittent pas, nos souffles haletants se mélangent. Je le sens à peine me déshabiller à son tour, jusqu'à ce que nos peaux nues se rencontrent. Je manque de défaillir à ce contact divin, tant attendu, mais Gabriel m'entoure de ses bras, me soutient, me blottit contre lui, avant de m'allonger sur le ponton du bateau. La lune éclaire nos corps enchevêtrés et seul le clapotis de l'eau contre la coque couvre nos

soupirs de plaisir. Quand, enfin, nous ne faisons qu'un, le voilier semble tanguer au rythme de notre étreinte, d'abord douce et tendre, puis intense et passionnée. Bientôt, une immense vague me submerge, je perds pied et me laisse lentement couler, m'abandonnant à cet orgasme déferlant. Quand Gabriel me rejoint dans la jouissance, le vent fait tomber sur nos corps brûlants un embrun vivifiant. Nous ne bougeons plus. Bercés par la houle, nous sommes bien seuls au monde, heureux, sereins, légers, comme suspendus entre la mer et les étoiles.

3. Mises en garde

Après deux jours en mer, je suis toujours aussi heureuse et légère. Un peu plus bronzée qu'avant et plus amoureuse que jamais. Gabriel vient de me faire passer le week-end le plus apaisant, le plus ressourçant qui soit. Exactement ce dont j'avais besoin. Aucun autre homme ne pourrait me deviner, me combler à ce point. Nous avons navigué un peu, fait les fous à grande vitesse dans le vent ou sauté du bateau comme des enfants. Nous avons fait une courte escale sur la petite île isolée de Hoëdic pour dévorer des plateaux de fruits mer entiers arrosés de champagne. Nous nous sommes baladés dans les dunes à la nuit tombée, nous avons pris le soleil et fui la foule, nous nous sommes baignés dans les vagues et écroulés sur le sable. Nous avons ri et discuté pendant des heures, nous nous sommes tus face à la beauté de certains paysages. Nous avons fait l'amour un peu partout sur le voilier, nous nous sommes serrés fort et câlinés longtemps. Nous avons parlé d'avenir et profité du moment présent, nous avons essayé d'arrêter le temps... Mais déjà le bateau s'approche de la terre ferme et nous ramène à la réalité.

– Tu es sûr que tu ne peux pas rentrer avec moi ? Dis-moi oui, Gabriel, insisté-je avec ma moue la plus suppliante.

– Je dois rester dans la région, il faut que je retrouve Eleanor, Amande.

– Ça me tue, que tu me laisses pour elle.

– Je ne te laisse pas. Je vais la trouver pour Virgile, pas pour moi.

– Je sais...

– Et tu sais aussi que je ne l'aime plus. Je l'ai aimée longtemps, bien après sa mort, mais pas depuis toi. Aujourd'hui, je la déteste pour ce qu'elle nous a fait. Pour sa disparition, sa trahison, son abandon.

– Ne dis pas ça.

– Elle ne nous séparera pas, Amande. Personne ne le fera.

– Le temps va être tellement long sans toi.

– Je vais te laisser un petit souvenir qui te donnera de quoi tenir...

Dans la cabine du bateau qui nous a servi de nid d'amour depuis

deux jours, mon sublime amant fonce sur moi comme un tigre sur sa proie. Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'il s'empare de ma taille et me plaque brutalement contre lui. À travers ma robe marine, un énième cadeau de sa part, je sens la dureté et la chaleur qui émanent de son corps musculeux. Prise par surprise, je laisse échapper un gloussement qu'il interrompt en collant sa bouche avide contre la mienne. Sa langue affamée m'embrase, je sens déjà mon bas-ventre palpiter d'impatience. Ses mains s'immiscent sous ma robe, écartent mon string et me prodiguent de divines caresses. Enhardie par ce premier contact charnel, je défais maladroitement la ceinture de Gabriel et, entre deux gémissements, parviens à déboutonner son pantalon. Je saisis l'érection magistrale de mon Apollon et débute un va-et-vient tendre et langoureux, qui lui arrache des grognements de satisfaction. J'augmente la cadence et adopte le même rythme que lui. Mon amant de fer et moi haletons à l'unisson, nos soupirs se répondent en écho dans la somptueuse cabine de ce voilier des plaisirs.

Dans un élan bestial, mon amant resplendissant me soulève avec une aisance folle, enroule mes jambes autour de ses hanches et, tout en me plaquant contre le mur de la cabine, m'empale vigoureusement. Ses coups de boutoir me font quitter la terre et m'envoient au septième ciel. J'accueille sa virilité en criant mon désir, mon intimité est en feu. Gabriel me possède, me transperce, son sexe aux proportions divines coulisser en moi et me fait perdre la tête. Mes mains désœuvrées griffent son dos, puis empoignent sa chevelure dorée, comme un naufragé s'accroche à sa bouée. Et puis, sans m'y être préparée, je lâche prise, mon corps tout entier se tend, se tord et l'orgasme me renverse. Quelques secondes plus tard, c'est au tour de mon beau capitaine de s'abandonner à la jouissance. Il vient se loger au plus profond de moi et, dans un ultime soupir, répand son plaisir en criant mon nom.

Ce lundi matin est le plus pénible depuis ma courte carrière chez AMP, comme on appelle entre habitués l'Agence Models Prestige. J'ai encore en tête mon week-end idyllique avec Gabriel et nos au revoir torrides mais déchirants et je n'ai aucune envie d'affronter les têtes d'enterrement de mes collègues, ni les regards obliques de Ferdinand. Heureusement que Marcus est là pour m'accueillir avec son enthousiasme débordant et son énergie communicative :

- Attends un peu chérie, laisse-moi te regarder... Mais oui, tu as la tête typique de la fille amoureuse ! Alors, heureuse ?
- À un point, je ne te raconte pas !
- Ben si, raconte ! Raconte-moi tout !

- Un petit week-end surprise en Bretagne.
- À la mer, c'est trop romantique !
- Non, SUR la mer, c'est ça le plus beau !
- ...
- Marcus, ferme la bouche. Tu vas t'en remettre.
- Je suis sur les fesses ! T'as tellement de chance. C'est pas un mec qui ferait ça pour moi. Le dernier qui m'a emmené en week-end, c'était en village vacances. Le top du glam !
- Si c'était le tatoué en jogging et coupe en brosse que j'ai croisé l'autre fois, tu l'as bien cherché !
- On fait ce qu'on peut, chérie ! On ne se dégote pas tous un milliardaire aux goûts de luxe. Moi, j'aime les mauvais garçons et j'attire les cas sociaux, qu'est-ce que tu veux ? !
- Tu sais que tu as le droit de rester célibataire en attendant de tomber sur le bon numéro ?
- IM-PO-SSI-BLE !

Nos bavardages bruyants commencent à agacer autour de nous et j'ouvre ma boîte mails professionnelle pour faire mine d'être occupée, tout en continuant à jacasser avec mon collègue préféré.

- Prends un chien, si tu as besoin de compagnie !
- J'y pensais, figure-toi ! Je rêve d'un chihuahua...
- Marcus, tu es tellement cliché, parfois !
- Attends, j'en ai croisé un trop mignon dans une animalerie du Pont-Neuf. Mais il était tout blanc, je me suis dit que c'était trop salissant.
- Tu es fou.
- Tu crois que ça se teint, un chien ?
- Fou à lier !

Mon dernier e-mail reçu vient de Gabriel, à qui j'avais pourtant demandé de ne plus m'écrire que sur ma boîte personnelle...

De : Gabriel Diamonds
À : Amandine Baumann
Objet : Souvenirs

Tu me manques déjà.
J'ai encore ton parfum sur la peau. Et sur les doigts...
G.

J'ai bien retenu la leçon de Ferdinand et fouille mon sac à main à

la recherche de mon portable pour lui répondre par texto.

[Tu cherches vraiment à me faire virer !]

Mon amant doit s'ennuyer pour me répondre du tac au tac.

[Tu cherches vraiment à me faire rentrer ! J'ai trouvé tous tes petits mots sur le bateau.]

[Tous ? Tu as ouvert le frigo... ?]

[J'y cours. Quand as-tu pris le temps de faire ça ? Tu me fais chavirer...]

[Je n'ai plus le droit de te regarder dormir. J'en ai profité pour te laisser quelques souvenirs de mon passage.]

[Comment je pourrais l'oublier... ?]

J'oscille entre l'écran de mon iPhone, celui de l'ordinateur et le visage de Marcus, qui est un film à lui tout seul, tant il est expressif. Je guette aussi un signe de Ferdinand qui adore me surprendre quand je m'y attends le moins et qui s'amuse beaucoup à me faire sursauter depuis qu'il a compris que ça marchait à tous les coups.

Il aurait dû s'appeler Ferdinand de Je-ne-sais-pas-m'arrêter !

– Ce teint hâlé vous va à ravir, Amandine.

Ça n'a pas manqué, j'ai fait un bond sur ma chaise alors que, pour une fois, je n'avais rien à me reprocher. J'ignore comment Beauregard fait toujours pour arriver sans que je m'en aperçoive. Ce petit jeu amuse beaucoup Marcus et insupporte le reste de nos collègues, que le boss considère à peu près comme transparents. Je lui réponds d'un sourire forcé qui a pour but d'avorter cette conversation sur mon teint (terrain glissant...) et me replonge dans mes mails. Ferdinand disparaît dans son bureau.

– C'est quoi cette tête Amandine ? Tu as vu un fantôme ?

– ...

– Ton bronzage californien ne t'autorise pas à faire une tête aussi moche, ressaisis-toi, chérie !

– Un mail d'Hortense...

Je lis et relis les mots de l'ancienne assistante dont j'ai pris malgré moi la place.

De : Hortense Lemerrier
À : Amandine Baumann
Objet : Qu'est-ce que tu crois ?

Pour ton information, la petite voleuse, ton nouveau patron préféré s'est tapé absolument chacune de ses assistantes. Il n'y a que ça qui l'intéresse. Et tu ne vauds pas mieux que les autres, crois-moi. Quand il sera arrivé à ses fins avec toi, il te jettera, comme toutes les autres avant toi. Si tu veux savoir, il ne s'en est pas caché au moment de t'embaucher. Tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenue. À bon entendeur, salut.

Je fais un rapide résumé à Marcus qui n'a pas l'air franchement surpris.

– Pauvre Ortie, elle a eu le cœur brisé. Mais qu'est-ce qu'elle peut être aigrie !

– Non mais toutes, vraiment toutes ? réponds-je à mon collègue, incrédule.

– Toutes celles qui ont bien voulu. Donc, oui, toutes.

– Alors c'est uniquement pour ça qu'il est sympa avec moi...

– C'est tellement émouvant, cette naïveté. J'ai envie de pleurer.

– Et dire que j'ai pris sa défense... Gabriel avait raison sur toute la ligne.

– Non, mais attends, peut-être qu'il t'apprécie vraiment.

– Oui, parce que je lui résiste...

Ma déception est à la hauteur de l'estime que j'avais pour Ferdinand. Malgré ses airs de Don Juan, je le trouvais brillant, drôle, bienveillant, j'étais convaincue qu'il avait un bon fond et que j'étais une des rares à le voir. Et je m'étais presque persuadée qu'il avait décelé chez moi un potentiel, une petite chose en plus, des qualités qui justifiaient cette promotion précipitée. Je crois que j'espérais trouver en lui un mentor. Il m'aura fallu cette révélation d'Hortense pour ouvrir les yeux sur le personnage... mais aussi pour réaliser mon attachement à lui. Je ne suis pas de nature à faire confiance au premier venu, encore moins quand il s'agit des hommes, mais celui-là m'avait séduite par son intelligence, son humour, sa personnalité complexe. Et je suis encore plus en colère de me voir aussi déçue.

C'est le moment que choisit le big boss pour m'appeler dans son bureau. Je sais d'avance que je ne pourrai pas cacher ma mine renfrognée et ma moue désabusée. Ce que je sais moins, c'est si

j'arriverai à retenir tout le venin que j'ai envie de lui cracher.

– Qu'est-ce que c'est que cet air soucieux, Amandine ? Vous étiez resplendissante il y a dix minutes à peine. Diamonds a encore fait des siennes ?

– Vous devriez vous regarder dans un miroir.

– J'ai les traits tirés, je le sais. Mais il faut bien que j'occupe mes nuits quand vous me faussez compagnie.

– Je pensais avoir été embauchée comme assistante, pas comme escort girl.

– Hmm... Vous, vous avez eu vent de ma réputation. Hortense ?

– Ça n'a aucune importance.

– Ce n'est pas ce que disent vos bras croisés et votre front soucieux.

– Je me fous complètement de savoir avec qui vous couchez.

– Alors quel est le problème, Amandine ?

– Je pensais être appréciée pour mes compétences. Et je pensais que vous étiez un type bien.

– J'apprécie vos qualités humaines. Et vous ne connaissez absolument rien des miennes.

– Non, mais je sais que vous exercez votre droit de cuissage comme un goujat du Moyen Âge. Je sais que vous avez blessé Hortense. Je sais que vous avez harcelé Céleste quand elle a refusé vos avances.

– Diamonds devrait vraiment arrêter de surprotéger les femmes qui l'entourent. Il les étouffe. Il les tue.

– Comment osez-vous ? !

– C'est extrêmement facile, Amandine, de réduire les hommes aux rumeurs qui les poursuivent. C'est plus ardu et bien plus intéressant d'essayer de les comprendre et de se faire sa propre opinion. Mais pour ça, il faut un peu de courage, de discernement, de persévérance. Vous en manquez visiblement. C'est peut-être moi qui me suis trompé sur vous, finalement. Sortez de mon bureau, j'ai du travail.

L'absence de Gabriel me pèse un peu plus chaque jour et je n'ai pas osé lui raconter ce nouvel épisode dans l'affaire Baumann contre Beauregard. Mon amant me manque toujours autant, malgré nos longs coups de fil nocturnes et nos échanges de mails délirants et je me ronge les sangs à l'idée qu'il se rapproche de plus en plus d'Eleanor en suivant sa trace. Je passe le reste de cette semaine interminable à hésiter entre poser ma démission et me démener à l'Agence pour prouver à mon patron qu'il a tort de douter de mes qualités. Il me traite désormais aussi durement et froidement que tous les autres et les journées passent bien moins vite sans nos joutes verbales et nos petits défis quotidiens. Marion, elle, a passé sa semaine à venir me chercher au travail, tard le soir, dans l'espoir de le croiser. Iris s'est

mise à m'envoyer des textos compatissants, j'imagine que Tristan lui a raconté tous mes malheurs. Je n'arrive toujours pas à cerner cette fille, ni à admettre la légitimité de ce couple. Pas plus que je ne comprends la démarche masochiste et désespérée de Marion. Je ne sais pas non plus sur quel pied danser avec l'indéchiffrable Ferdinand et je n'ai toujours pas décidé s'il était bien digne d'intérêt, comme je le croyais, ou bon à jeter. Et j'hésite encore à croire tout à fait aux déclarations d'amour rassurantes et enflammées de Gabriel, qui n'arrivent pas à me faire oublier ma crainte obsédante de le perdre.

Pour tout, je nage dans le flou. Et c'est un sentiment que j'exècre. Il se pourrait bien que j'aie attrapé sans le vouloir le syndrome du contrôle absolu, marque de fabrique des Diamonds. En éteignant mon ordinateur, ce vendredi soir, je regrette déjà la soirée qui m'attend et que j'ai bêtement acceptée. Marion passe me prendre (encore !) et nous devons faire un saut ensemble à l'hôtel particulier de Gabriel dont j'ai toujours la clé. Je ne remets plus la main sur le magnifique collier de diamants qu'il m'a offert et ma meilleure amie m'a convaincue d'aller le chercher dans le dernier endroit où il pourrait se trouver. Je déteste l'idée d'aller fouiller chez mon amant en son absence, mais je ne peux décemment lui dire que je crois avoir perdu son si précieux cadeau.

Marion m'attend sagement sur le trottoir, pomponnée comme jamais dans un pantalon noir légèrement trop moulant et un débardeur gris au décolleté presque indécent. Je lui fais la bise en essayant de toutes mes forces de ne pas loucher sur ses seins et lance rapidement la conversation.

- Tu ne sais pas ce qu'Iris m'a encore envoyé aujourd'hui ?
- Un bracelet de l'amitié pour que vous soyez copines pour la vie ?
- Pire, un texto interminable et hypocrite : elle me demande des news de Gabriel et me dit qu'elle est de tout cœur avec moi...
- Comme c'est gentil, fait Marion en battant des cils ironiquement.
- Elle ne le connaît même pas, c'est tellement bizarre de dire ça !
- Qui sait, elle a peut-être des vues sur lui et sa fortune ? Tristan est trop pauvre pour lui passer tous ses caprices. Bizarre et vénale, donc !
- Oui, ben, j'en connais une autre, dis-je en appuyant mon regard en direction de Marion.
- Viens, on s'en va, je crois que le destin ne veut pas que je rencontre mon milliardaire à moi.

C'est pile à ce moment-là que Beauregard sort à son tour de l'immeuble, arrivant dans le dos de Marion à qui je fais les gros yeux

pour qu'elle ne finisse surtout pas sa phrase. Raté. Mon boss s'en amuse et en profite pour détailler ma meilleure amie de dos, s'arrêtant sans se cacher sur son généreux fessier. Elle se retourne finalement, alertée par mon regard inquiet, et le *dandy* lui offre un baisemain grotesque qui fait rougir Marion jusqu'aux oreilles. La conversation qui s'en suit est aussi déplacée qu'explicite. Il la drague ouvertement et elle rentre dans son jeu sans aucune retenue, pendant que je tiens la chandelle, volontairement mise de côté. J'essaie de rester impassible quand j'aperçois Ferdinand guetter du clin de l'œil mes réactions. S'il essaie de me rendre jalouse, c'est raté. Une fois lassé de cet échange trop facile pour lui, il prétexte un rendez-vous et s'éclipse avec force de politesse et de galanterie. Marion est conquise. Je suis excédée.

– Bon, on y va ?

– Mais qu'est-ce qu'il est beau ! Et drôle avec ça ! Ses mains, tu as vu ses mains ? Il a quelque chose de presque féminin, alors qu'il transpire la virilité ! Et j'adore ses manières un peu démodées, c'est tellement charmant.

– Ça va, cœur d'artichaut ! Je sais tout ça, je le pratique tous les jours. On peut y aller ?

– Ne fais pas ta blasée ! Je le veux, je le veux, je le veux ! Il avait l'air intéressé, non ?

– À peu près autant que moi par cette discussion.

Je tire Marion par le bras pour la faire avancer. Elle passe l'intégralité du trajet à s'extasier sur « *son nouveau prétendant* ». Je suis quasiment obligée de la traîner dans la rue quand nous approchons de l'hôtel particulier de Gabriel. J'introduis fébrilement ma clé et nous pénétrons dans les lieux en pouffant de nervosité, comme deux cambrioleuses inexpérimentées. Je laisse ma meilleure amie faire le guet près de la porte d'entrée pendant que je me dirige vers la chambre de mon amant, en espérant y trouver le fameux collier.

– Salut Amandine ! me crie Virgile en s'élançant vers moi, étrangement content de me voir. Comment vont tous les autres ? Ta maman est guérie ? Et Oscar, il a changé ?

Je n'ai pas le temps de répondre que Prudence Diamonds surgit sur les pas de son petit-fils. Si j'ai sursauté de peur à l'arrivée de l'ado, c'est la colère qui m'envahit en découvrant la mère de Gabriel en chaussons et habit d'intérieur, son air hautain greffé sur le visage.

– Qu'est-ce que vous faites là, Amandine ?

– Bonjour Prudence. Je pourrais vous poser la même question...

– Nous sommes en visite à Paris et nous séjournons ici pour le

moment.

– Ah ? Gabriel est courant ?

– Cela ne vous regarde pas. Virgile, chéri, retourne regarder ton film, tu veux ?

– Mais pourquoi ? ! Je veux parler à Amandine, gémit le blondinet, toujours aussi beau et bien moins fermé que d'ordinaire.

– Nous devons discuter entre adultes, laisse-nous un moment, lui rétorque sèchement sa grand-mère.

Virgile se renfrogne à nouveau, sous l'épaisse mèche de cheveux qui lui barre le front, et repart en grommelant.

– Amandine, je suis ici chez moi. Cette demeure appartient aux Diamonds. J'ignore pourquoi vous en avez une clé.

– Parce que je partage la vie du propriétaire, Prudence. Vous l'avez déjà oublié ?

– Comment le pourrais-je ? C'est vous qui tenez mon fils éloigné de moi.

– Vous vous êtes mise dans cette situation toute seule, en lui mentant, en le trahissant.

– J'ai fait une erreur, j'ai admis la vérité, Gabriel m'en est reconnaissant.

Bah voyons...

– Il ne vous le pardonnera jamais et vous le savez. Treize ans, Prudence, treize ans que vous vous taisez.

– Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, Amandine. Mais je vais être tout à fait honnête avec vous : je ne voulais aucune de vous deux pour mon fils, ni vous, ni Eleanor. Mais s'il faut choisir, je souhaite qu'il la retrouve, pour le bien de Virgile, qu'ils reforment une famille. Elle fait déjà partie de la nôtre. Nous attendons tous son retour.

– Vous ne pouvez pas tirer les ficelles. Peut-être avec Céleste, mais pas avec Gabriel. Il ne l'aime plus.

– Si vous, Amandine, vous l'aimez comme vous le prétendez, partez. Laissez-lui une chance d'être heureux.

4. Les liens du sang

La dernière phrase de Prudence m'a fait l'effet d'un coup de massue. Sonnée, je n'ai rien trouvé à répondre et j'ai simplement tourné les talons. La dernière chose que je voulais, c'est laisser la Reine Mère voir mes larmes envahir mes yeux. Elle aurait jubilé. J'ai récupéré Marion dans l'entrée, attrapé sa main et nous avons couru hors de cette maison de fous, couru comme des dératées dans la rue jusqu'au métro le plus proche. Ma meilleure amie m'a suivie sans me poser de questions et m'a ramenée chez moi, en silence, me soutenant par sa présence et me serrant dans ses bras au moment de me laisser sur le pas de ma porte. Marion a le don de m'agacer mais en situation de crise, elle me devine, me comprend parfaitement, elle sait quand j'ai besoin d'être seule, quand je ne veux pas parler, elle est la meilleure alliée dont je peux rêver.

De retour dans mon appartement, je m'affale tête la première dans mon grand canapé et m'autorise enfin à craquer. Je laisse mes larmes couler, mon chagrin déferler, sans penser à rien d'autre qu'à pleurer, crier, évacuer. Quand je suis enfin asséchée, vidée et que mes sanglots ne m'empêchent plus de parler, je fais la seule chose qu'il me reste à faire. Appeler Gabriel au secours. Comme je m'y attendais, mon amant ne décroche pas et je me retrouve à laisser d'une voix blanche un message glacial et désespéré sur son répondeur, le suppliant de rentrer, où qu'il soit, de venir jusqu'à moi. Quelques secondes après avoir raccroché, un texto me fait bondir le cœur :

[J'arrive. Ne bouge pas.]

Je suis presque endormie quand Gabriel fait son apparition dans mon salon. Je me redresse difficilement sur le canapé pour lui faire face mais je n'ai pas la force de me lever. Sa chemise bleu ciel aux manches retroussées laisse apparaître son torse bronzé, ses avant-bras musclés et fait ressortir ses yeux azur, à la fois si intenses et si doux. Sa beauté me renverse, comme à chaque fois que je le retrouve après une longue absence, comme si mon esprit refusait de s'y habituer,

comme si ma mémoire ne pouvait pas retenir tant de grâce et de perfection. Sa seule présence suffit à me rasséréner. Mon Apollon vient s'asseoir à côté de moi pour m'entourer de ses bras, je me recroqueville comme un oiseau blessé et le laisse me bercer, me caresser les cheveux, m'enivrer de son odeur et de sa chaleur.

– Ta mère m'a demandé de te rendre ta liberté, lancé-je en chuchotant, sans réfléchir, ne sachant pas par où commencer.

– Prudence ne connaît même pas le sens de ce mot.

– Elle veut que tu retrouves ta femme, ton fils, que vous soyez une famille à nouveau.

– Nous ne l'avons jamais été.

– Mais elle a raison. Tu as droit au bonheur.

– Ce n'est pas comme ça que je vois le bonheur. Ni l'image que je me fais de la famille.

– Mais tu...

– Eleanor a déjà eu une chance, elle l'a laissée passer. Elle fait partie de mon passé. Tu es mon futur, Amande, mon futur radieux et heureux.

– Prudence ne laissera jamais ça arriver. Je ne ferai jamais partie de votre famille.

– Prudence n'est pas une bonne mère. Eleanor n'en est pas une du tout. L'enfant que nous aurons ensemble aura la mère dont je rêve. Toi. Notre famille sera une Baumann, pas une Diamonds.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

– Je ne supporte plus de voir les membres de ma famille se déchirer, se manipuler, se tromper. Silas a fait un bébé à ta sœur sans le vouloir. Céleste n'est pas heureuse dans son mariage, tout le monde le sait et se tait, Barthélemy le premier. Virgile est orphelin, il a été élevé par un clan mais il ne sait pas ce que c'est d'avoir des parents. Ma mère est en grande partie responsable de ces malheurs, elle nous a tous forcés à suivre des chemins qui ne sont pas les nôtres. Et mon père l'a laissée faire, par faiblesse ou par lâcheté. Notre famille entière est un fiasco. Tu crois vraiment que je m'en fais un modèle ? C'est toi, Amandine Baumann, qui vas me sauver de ce triste destin. C'est toi qui vas me rendre heureux. Je le sais.

Toujours blottie contre Gabriel, je pose mes mains tremblantes sur son beau visage, plonge mes yeux dans les siens comme pour prendre la mesure de sa déclaration d'amour. Jamais encore il n'avait formulé de projets d'avenir aussi forts, aussi précis pour nous deux. Mes lèvres entrouvertes viennent se poser sur les siennes, doucement. Mon amant bouleversé les accueille sans résister, comme si ce tendre baiser était la réponse qu'il attendait. Je réalise à cet instant que Diamonds et moi avons rarement été autant à l'écoute l'un de l'autre, aussi en phase.

Nos bouches se trouvent, se frôlent, s'apprivoisent rapidement, suivies par nos langues qui se caressent subtilement, puis se déchaînent. La respiration de mon amant se fait plus saccadée, la mienne plus haletante. Les hostilités sont lancées.

Gabriel resserre son emprise, ses mains me plaquent contre lui plus ardemment et cette prise de pouvoir m'électrise. Assis enlacés sur ce canapé, nous oublions qu'un monde entier nous sépare, que notre duo improbable a peu de chances de perdurer, que des menaces invisibles finiront peut-être par avoir notre peau. Sa peau, justement, douce, enveloppe hâlée et parfumée, il me tarde plus que jamais de la sentir contre moi, en moi. Alors que notre baiser langoureux a mis le feu à nos sexes gorgés de désir, je déboutonne sa chemise et m'attaque à la fermeture de son pantalon sans briser la frénésie de notre union. Encouragé par mes gestes étonnamment précis, mon amant enflammé m'imites et me déshabille lentement, prudemment. Ma robe glisse au sol, dévoilant ma poitrine nue et mon string en dentelle, trempé par mon excitation. Nos lèvres se séparent enfin et nous reprenons notre souffle, sans jamais nous quitter des yeux. Je vois toutes ses émotions défiler dans son regard : le désir, l'amour, le tourment, aussi.

Mon Apollon dominant devine mes intentions et fait en sorte de me stopper net. Comme pour m'empêcher d'analyser ses pensées, il me saisit brutalement par les hanches, me soulève et vient me positionner à califourchon sur lui. Je pousse un petit cri de surprise, suivi par un gémissement lubrique, lorsque je sens sa virilité s'enfoncer en moi. Gabriel vient de me pénétrer, sans aucuns préliminaires, si ce n'est ce baiser torride, et prend possession de mon intimité brûlante. Il passe ses mains de fer sous mes fesses et m'incite à commencer un va-et-vient délicieusement lent et paresseux. Joueur, il mordille mes tétons pour me rendre folle et en réponse à ce divin supplice, je plante mes griffes dans son dos en lui arrachant des grognements.

Son érection s'épanouit en moi à chaque assaut et, malgré le rythme imposé par mon homme Alpha, je ne peux résister à la tentation d'accélérer la cadence. Petit à petit, je m'empale plus vigoureusement sur sa lance affûtée, en prenant soin de me cambrer au maximum. J'observe le visage de Gabriel et remarque que mes élans plus assidus commencent à lui faire perdre le contrôle. Je le chevauche encore pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'il se redresse de toute sa splendeur, plaque son torse musclé et ruisselant contre mon buste et se répande au plus profond de ma féminité, dans des explosions saccadées et jouissives. Mon tour arrive rapidement : je baisse les armes et m'abandonne à un orgasme à couper le souffle,

vibrant, assourdissant.

Ma tête posée sur l'épaule de cet homme que j'aime à en crever, je savoure les derniers sursauts de nos corps encore chargés de plaisir. Puis, je sens ses bras me serrer plus fort, nos peaux moites se coller sans jamais se détacher, son sexe encore enfoui en moi, et je ne peux réprimer un sentiment de plénitude. Même dans l'adversité, nos corps parviennent à refermer toutes nos blessures, à nous protéger de la terrifiante vérité. Soudain, la sonnerie de mon téléphone vient crever notre bulle d'amour, silencieuse et brûlante. Gabriel s'affale sur le canapé pendant que je cherche mon portable à tâtons dans l'obscurité de mon salon. Ma main saisit l'appareil sur la table basse et c'est la photo de Silas qui apparaît sur l'écran, vibrant et crachant la chanson de Coldplay à pleins poumons.

Il faut vraiment que je change de sonnerie...

Je décroche, pressée de faire taire « Viva la Vida » et inquiète de la raison de ce coup de fil nocturne.

– Amandine, je te réveille ?

– Hein ? Non, je...

– Bon, écoute, ne panique pas, mais il faudrait que tu t'habilles. Je suis aux urgences avec Camille.

– Silas, qu'est-ce qui se passe ? !

À mon ton et mon air affolés, Gabriel se redresse et me prend le téléphone des mains pour activer le haut-parleur. Nous entendons des bruits étouffés qui ressemblent à de lointains sanglots étranglés, puis la voix de Silas se brise au bout du fil.

– Je crois qu'elle fait une fausse couche... Il y avait tellement de sang... Je ne sais pas... Camille t'a réclamée... Et puis, ils l'ont emmenée... Putain, mais pourquoi...

– On part tout de suite ! Quel hôpital, Silas ? s'écrie Gabriel, prenant les choses en main pendant que je me rue dans ma chambre pour enfiler un pantalon et un t-shirt propres, mon cœur explosant dans ma poitrine.

Je ne perçois que des bribes de la conversation, pendant que je m'habille et noue mes cheveux en queue-de-cheval désordonnée, hurlant des questions vers le salon.

– Elle va bien ? Gabriel, Camille va bien ? !

– Elle est au bloc, répond-il à mon attention, avant de poursuivre avec son frère. Ne craque pas Silas, on est là dans quinze minutes. Ça

va aller ?

Nous roulons à vive allure dans la Porsche Cayman de Gabriel et les rues animées de Paris la nuit ne m'ont jamais paru aussi criardes, aveuglantes, détestables. Je hais ces groupes d'amis hilares qui parlent fort devant les façades des bars, ces amoureux enlacés qui marchent lentement sur les trottoirs, ces piétons inconscients qui traversent au milieu de la route et retardent notre périple. Gabriel ne cesse de caresser ma cuisse de sa main droite, virile et tendre, qui ne parvient pas à apaiser mon stress. Je regarde toujours par la vitre en me rongant l'ongle du pouce et en songeant à cette nouvelle épreuve qui s'abat sur ma famille.

Qu'a-t-on bien pu faire pour qu'on ne nous laisse jamais tranquilles... ?

Nous retrouvons Silas sur le parking des urgences en train de tirer nerveusement sur une cigarette, tout en s'ébouriffant les cheveux de l'autre main, les traits tirés et les yeux rougis. Gabriel le serre rapidement dans ses bras et nous rejoignons la salle d'attente. Malgré mes supplications au bureau d'accueil, personne ne peut rien nous dire avant plusieurs heures. J'hésite à appeler mes parents mais je préfère les épargner pour le moment.

– On ne meurt pas d'une fausse couche, hein ?

– Personne ne va mourir ce soir, Amande, viens t'asseoir.

– Je ne veux pas m'asseoir, je veux la voir.

– Ce n'est pas normal que ce soit si long, s'inquiète Silas. Elle allait parfaitement bien hier soir. Comment c'est possible ?

– Elle a perdu beaucoup de sang ? demandé-je pour la dixième fois.

– Je ne sais pas, Amandine ! C'est combien, beaucoup ? J'ai retrouvé Camille en larmes sur les toilettes, elle s'est changée et quand on est arrivés ici, son pantalon était trempé. Elle avait atrocement mal.

– Ça suffit tous les deux, nous lance Gabriel. Ça ne sert à rien de rejouer la scène. Qui veut un autre café ?

Un médecin vient nous interrompre et nous expliquer la situation. Camille a bien fait une fausse couche hémorragique et a dû subir un curetage, ainsi qu'une transfusion. Ils la gardent pour la nuit au service obstétrique de l'hôpital, mais elle devrait pouvoir sortir dès demain. Le médecin nous autorise à aller la voir rapidement et nous prévient qu'elle est encore sous le choc et relativement agressive depuis son réveil.

Je n'en attendais pas moins de ma sœur.

Elle est vivante !

Tous les trois, nous la rejoignons dans sa chambre quelques étages plus haut. Silas se jette quasiment sur elle pour l'embrasser, la serrer, la consoler autant que se reconforter lui-même. Camille le repousse violemment.

– Tu n'as pas besoin d'être ici. C'est fini, je ne suis plus enceinte, tu peux te barrer et aller retrouver Eleanor.

– Camille, qu'est-ce que...

– Dites-lui, vous ! Et foutez-moi la paix !

Les yeux de ma sœur se posent dans le vague, elle croise les bras et se referme sur elle-même, pleine de rancœur et de chagrin, imperméable à notre présence. Silas, désespéré, se retourne vers nous. Mon regard oscille d'un jumeau à l'autre. Ils ont le même visage blême, la même expression de peur mêlée d'interrogation. C'est Gabriel qui prend la parole le premier.

– Silas, je ne voulais pas que tu l'apprennes comme ça.

– Apprendre quoi ? !

– Ça va être dur à entendre, essaie de m'écouter jusqu'au bout. S'il te plaît.

– Mais parle !

– D'après maman, quand j'ai disparu juste après la naissance de Virgile, Eleanor a décidé de disparaître. Elle ne voulait pas qu'on la cherche, elle s'est fait passer pour morte.

– Gabriel, elle s'est suicidée, tu le sais ! J'étais là ! Elle m'a fait promettre de... Et j'ai assisté à ses funérailles !

– Elle est vivante Silas ! Je ne sais pas comment elle a fait, qui l'a aidée, où elle s'est enfuie, ni comment maman a pu garder ce secret toutes ces années. Je sais juste qu'elle est en vie.

– C'est du délire ! Elle m'a fait ses adieux. Elle m'a confié Virgile. Non, non, c'est impossible. Je ne te crois pas.

– Je suis sa trace depuis des semaines. J'ai eu plusieurs preuves tangibles. Tiens, regarde ! Elle a changé d'identité plusieurs fois depuis treize ans, mais c'est bien elle sur ces photos !

Gabriel sort de son portefeuille des photocopies pixelisées de ce qui ressemble à un permis de conduire, des papiers d'identité et autres cartes d'abonnement. Silas saisit les feuilles une à une, incrédule, d'interminables larmes coulant de ses yeux tristes à sa bouche entrouverte. Je m'approche pour apercevoir ce visage à la fois si

étranger et si familier. Mon sosie, plus âgé, plus marqué, sous diverses coiffures et des couleurs de cheveux allant du blond platine au noir corbeau, en passant par le roux. Alors qu'elle semble grimaçante, n'ayant même pas l'air d'une seule et même personne sur les différents clichés, notre ressemblance est frappante. Assommante. J'ignorais tout de ces photos qui me déchirent le cœur. La passion avec laquelle en parle Gabriel m'est insupportable. L'étincelle dans le regard éploré de Silas me dégoûte. Et la souffrance qui se lit sur le visage de Camille achève de me faire sortir de mes gonds.

– Dehors ! Tous les deux, sortez !

Je me retrouve seule avec ma sœur qui accepte enfin ma présence et s'effondre dans mes bras. J'essaie de la rassurer comme je peux mais mes mots n'ont pas beaucoup de poids face au double traumatisme qu'elle vient de subir. J'ignore quelle décision prendra Silas vis-à-vis d'Eleanor, mais je sais qu'il ne laissera pas tomber Camille. Malgré sa réaction purement égoïste, il l'aime, il se projetait avec elle et cette violente fausse couche a eu l'air de le bouleverser. Les Diamonds sont des garçons compliqués mais des hommes d'honneur. Peut-être se marieront-ils un jour, par amour. Peut-être auront-ils un autre enfant ensemble, un qu'ils auront désiré et attendu, qui viendra quand ils seront prêts et qu'ils l'auront décidé. Pour l'heure, ma sœur est incapable de parler d'avenir, et c'est bien normal, mais elle se dit presque soulagée d'avoir perdu ce bébé. Je n'en crois pas un mot, je sais qu'elle essaie de se protéger. Maintenant, elle me demande de la laisser seule et de lui rendre un service au-dessus de ses forces : appeler Alex pour le prévenir et qu'il garde Oscar quelques jours de plus. Elle est quasiment endormie quand je quitte sa chambre sur la pointe des pieds.

Je croise les jumeaux en intense discussion devant la machine à café, trop occupés pour me voir sortir sur le parking. J'attrape un taxi non loin de là et lui donne l'adresse de Marion et Tristan, les seuls chez qui je peux débarquer au milieu de la nuit. Je les préviens par texto de mon arrivée imminente et tous deux m'accueillent à bras ouverts, dans des tenues improbables qui me rendent déjà mon sourire. Marion porte un débardeur jaune poussin et un bas de pyjama à carreaux trois fois trop grand pour elle, qui tire-bouchonne sur deux énormes chaussons en forme de vaches. Tristan n'a même pas pris la peine d'enfiler un pantalon sur son caleçon Superman mais passe quand même un t-shirt à l'effigie de Chuck Norris au moment où je fais irruption dans le salon.

– On n'aura pas trop de deux super-héros pour venir à bout de

cette nuit, se moque gentiment Marion en me déposant une bise sonore sur la joue.

– Meuuuuuuuh, lui rétorque son frère dans une très mauvaise imitation. Je vais faire du thé pour tout le monde.

– Un café pour moi, Chou, réclame Iris en sortant nonchalamment de la chambre de Tristan.

Vêtue d'une nuisette rouge à dentelle noire, la jolie blonde s'étire en baillant, laissant voir à qui veut (et surtout qui ne veut pas) un tanga noir en dentelle ajourée.

– Mais qui peut vraiment dormir dans cette tenue ? chuchoté-je à Marion en masquant discrètement ma bouche de la main.

– Regarde-moi, comment je pourrais répondre à cette question, me répond ma meilleure amie, tout en lançant un large sourire hypocrite à Iris.

– Chou, Amandine prend du café aussi, je crois.

Mais comment elle sait ça ? Elle se souvient vraiment de tout !

Et qui appelle son copain « Chou » de nos jours ?

Alors que Tristan revient s'asseoir près d'elle sur le canapé avec du thé et nos deux cafés, elle le fait se relever deux fois pour aller chercher du sucre, puis du lait à la cuisine, comme si la possibilité qu'elle le fasse elle-même n'existait tout simplement pas. Voir Tristan s'exécuter sans rien dire me fait halluciner, mais toujours moins que leur couple : elle en tenue sexy de magazine pour adultes, lui en pyjama improvisé de petit garçon de huit ans.

Elle en a fait son lardin mais, au moins, elle n'a pas essayé de le transformer en gravure de mode.

– Pourquoi tu continues à mettre ces horreurs, alors que l'ensemble Calvin Klein que je t'ai offert est toujours dans son emballage ?

Raté.

– Parce que je le garde pour les grandes occasions, ma belle !

– Chaque nuit avec moi devrait en être une, Chou, tu ne comprends vraiment rien.

Au secours !

Iris se met à bouder en cherchant une position sur le canapé qui ne dévoile pas tout de son intimité, ce qui lui prend au moins trois

minutes, pendant que Marion commence à me faire parler.

– Gabriel a avoué la vérité à Silas. Ils étaient comme des dingues, tous les deux, à regarder les photos que Gabriel a réussi à dénicher. Tout ça devant ma sœur qui vient quand même de perdre un bébé et de se vider de son sang aux urgences.

– Pff, c'est dégueulasse, compatit Marion.

– Ils ont peut-être leurs raisons, ajoute Iris en nous fixant, attendant une réponse comme si cette intervention avait un quelconque intérêt. Est-ce qu'ils ont dit ce qu'ils comptaient faire ? relance-t-elle aussitôt.

– Comment ça, ce qu'ils comptent faire ?

Ce qu'elle peut m'agacer avec ses questions floues, on ne sait jamais où elle veut en venir !

– Depuis le temps, Gabriel doit commencer à se rapprocher de son but. Tu sais où il en est ? questionne-t-elle à nouveau.

– Je ne sais rien du tout. Je ne connais même pas ses méthodes, ni l'avancée de ses recherches, il m'en parle le moins possible... Et je crois que je préfère ne pas savoir.

– Quand même, ça doit être difficile à vivre, voir son homme obsédé par une autre. Je ne sais pas comment tu fais.

Iris, reine du soutien !

– Ce n'est pas comme si j'avais le choix, lui réponds-je sèchement. Oui, ça me blesse parfois, comme ce soir, mais je ne me vois pas l'en empêcher, il a besoin de ça pour être en paix avec lui-même. Et puis, il n'est pas obsédé par Eleanor mais par l'idée de la retrouver.

– Hmm, pour ce que ça change ! Quand il lui aura enfin mis la main dessus, le résultat sera le même.

– C'est-à-dire ? Tu peux prédire l'avenir ? !

Continue, Iris, j'atteins doucement mais sûrement le point de non-retour.

– Non, non, pas du tout, s'adoucit-elle. Mais je peux imaginer ce que ça fait d'être face à la femme qu'on a aimée, qu'on devait épouser et qu'on croyait morte depuis tant d'années.

– Moi je n'imagine pas, je fais confiance à Gabriel. Et il a été très clair : il ne l'aime plus, ne la veut plus dans sa vie, il n'est pas près de lui pardonner ce qu'elle a fait. C'est pour son fils qu'il veut la vérité.

Mais pourquoi est-ce que je suis en train de me justifier ? !

– Oh, tu sais, les promesses en l'air, c'est tellement facile. Mais quand il sera face à Eleanor, moi je crois qu'ils vont en avoir des choses à se dire et du temps à rattraper !

Face à la curiosité malsaine d'Iris et ses remarques qui me piquent au vif, je cherche du regard l'appui de mes amis. Tristan reste silencieux, mais un léger malaise commence à se lire sur son visage et la moutarde semble monter au nez de Marion qui vient à ma rescousse.

– Mais en fait, Iris, tu es de quel côté ?

– Celui d'Amandine, bien sûr ! C'est pour ça que j'essaie de la mettre en garde. Enfin, moi, je ne pourrais pas, c'est tout, j'ai besoin d'un homme qui n'est rien qu'à moi, qui n'a d'yeux que pour moi, qui ne me quitte pas.

Merci, tout le monde avait remarqué.

Sur ces bonnes paroles, la peste blonde fait diversion en se pendant au cou de Tristan, elle couvre sa joue et sa bouche de baisers qu'il ne refuse qu'à moitié, tout en nous regardant quand même d'un air gêné. Puis il se laisse enfin embrasser, l'effet nuisette devant y être pour quelque chose.

Cette fille doit être le coup du siècle pour qu'il arrive à la supporter !

Je ne vois aucune autre explication...

Et si l'attachement de Gabriel à Eleanor était aussi physique ? Et si l'alchimie de leurs corps dépassait de loin la nôtre et que c'est à l'appel de la chair qu'il ne pouvait pas résister ? Et s'il voulait simplement vérifier que la même tension, la même électricité et le même lien charnel qui les unissaient alors existent toujours ? Est-il possible que mon amant, infernal et brûlant, ait déjà partagé ou partage encore avec une autre femme l'osmose et la passion que nous connaissons chaque fois que nous nous retrouvons ?

5. Double jeu

Je passe le week-end seule chez moi comme je sais si bien le faire : à me traîner du lit au canapé dans un t-shirt sans forme et à ressasser. Deux activités intenses qui me permettent d'ignorer les appels, mails et textos de Gabriel, d'abord doux et se confondant en excuses pour son attitude, puis de plus en plus irrité par mon silence, pour finir passablement énervé. Plus mon amant mécontent s'excite sur mon répondeur, me reprochant mon départ précipité de l'hôpital, moins j'ai envie de lui parler. Se rejouent dans mon esprit la terrible nuit de la fausse couche de Camille, la conversation surréaliste des jumeaux Diamonds devant ma sœur mortifiée et moi, transparente, inexistante, alors qu'ils écarquillaient de grands yeux sur les photos d'Eleanor. Et puis, je ne peux m'empêcher de repenser aux réflexions d'Iris, pas tant sur la forme (horripilante, comme toujours) que sur le fond. Ses questions indiscrettes en ont soulevé d'autres que je me suis bien gardée de partager avec elle.

Suis-je folle d'accepter de l'homme que j'aime qu'il parte à la recherche d'une autre femme ? Suis-je inconsciente de lui donner toute ma confiance sans rien savoir de sa quête ni de son dénouement ? L'amour que je porte à Gabriel est-il à ce point démesuré pour que j'en vienne à m'oublier ? Quelle place occuperai-je dans sa vie quand il aura retrouvé celle qu'il a tant aimée ? Quel poids aurai-je face à son ex-fiancée, la mère de son fils et la meilleure amie de son frère ? Que vaudront nos neuf mois de passion déchaînée contre les treize années passées sans son premier amour, celui qui marque un homme à jamais ?

Il est plus de 2 heures du matin quand je décide enfin de me coucher, ce dimanche soir, après avoir vidé un paquet de céréales à la main et envoyé valser mon t-shirt vert pomme qui rate de peu le panier de linge sale plein à craquer. J'hésite à me glisser nue sous les draps ou à enfiler le grand débardeur blanc appartenant à Gabriel, qui me fait d'habitude office de chemise de nuit « parfum Diamonds », quand je ne peux plus supporter son absence. Ce soir, cet amant de

substitution me déprime, me révolte. Je ne veux plus me contenter de son odeur, des doudous qu'il me laisse comme à une petite fille chagrinée, ni de ses vagues explications et de ses brèves visites où le sexe balaye tout sur son passage. Ce soir, je voudrais être Iris qui ne laisse rien passer, qui exige et qui obtient, point. Je voudrais être Camille qui envoie tout balader sans se soucier des conséquences. Je voudrais être Marion, qui n'a peur de rien et surtout pas d'elle-même, qui reste droite dans ses bottes même si ça doit lui coûter de ne jamais trouver chaussure à son pied. Ce soir, je voudrais...

Je voudrais pouvoir aller dormir sans qu'on débarque chez moi en pleine nuit ! Si c'est ma grande sœur, ma meilleure amie ou son frère, je vais bien être obligée de les accueillir avec le sourire, comme ils l'ont déjà fait pour moi. L'amitié n'attend pas. Si c'est un cambrioleur, qu'il entre et qu'il emmène tout, je ne vois rien autour de moi à quoi je tiens vraiment. Rien à faire, c'est un jour sans. J'en oublie le symbole et enfile le débardeur de mon amant, assez long pour me couvrir et me présenter décemment dans mon salon.

Je retire ce que j'ai dit, jamais je ne pourrai être Iris et me balader les fesses à l'air devant mes amis.

Gabriel surgit de mon couloir, le visage défait et la chemise froissée. Je crois n'avoir jamais vu tant de désespoir dans son regard. Comme un animal blessé, il a toujours l'allure majestueuse du lion, son air grave et sa crinière dorée, mais il a perdu de sa superbe et de sa fierté, sa démarche est lente et lourde, sa voix rauque n'est plus qu'un gémissement plaintif.

– Amande...

– Gabriel, qu'est-ce qu'il y a ?

Je ne sais pas vraiment s'il pleure, ses yeux sont humides mais son chagrin semble tout intérieur. Mon amant s'écroule sur le canapé, je viens m'asseoir à ses côtés et le vois s'allonger doucement, venant poser sa tête brûlante sur mes cuisses. Je passe mes doigts dans ses cheveux blonds et soyeux, mon autre main caresse longuement le tissu léger sur son dos, j'essaie de l'apaiser avant de retenter une question.

– Tu as envie de me raconter ?

– ...

– Tu me fais peur, je ne t'ai jamais vu comme ça.

– ...

– Explique-moi.

– ...

Gabriel reste muet, ses yeux dans le vague ne m'ont jamais paru d'un bleu aussi clair. De profil, il m'offre son visage fermé, imperturbable et son torse bronzé, soulevé d'une respiration lente et profonde. J'essaie une nouvelle approche pour briser son silence.

- Tu ne veux pas me parler ?
- ...
- Je peux essayer de deviner ?
- ...
- Silas t'en veut encore ?
- ...
- C'est Prudence ? Virgile ?
- ...
- Tu as retrouvé Eleanor ? !

Mon cœur aussi se met à battre plus fort. Je tente de maîtriser ma respiration et de ne pas envisager le pire. Comment formuler la question suivante qui me brûle les lèvres ?

- C'est... moi ?
- ...
- Tu ne sais plus où tu en es ?
- ...
- Gabriel, je peux tout entendre.
- ...
- Je t'en supplie, parle-moi.
- ...
- Tu as l'air tellement mal. Dis-moi ce que je peux faire.

Je me plie en deux pour déposer un tendre baiser sur sa joue. Gabriel tourne imperceptiblement la tête et vient m'effleurer les lèvres. Je suis aussi étonnée par ce geste, émanant du grand corps jusque-là inerte sur mes genoux, que par le frisson qui parcourt aussitôt mes reins. Je le laisse m'embrasser longuement, assez longtemps pour apprécier mais aussi pour m'agacer de cette manière de communiquer. Je lui réclamaï des mots, des phrases : il n'a à m'offrir que sa bouche silencieuse et sensuelle. Alors que je m'apprête à lui faire part de mon analyse et surtout de mon désaccord, la main assurée de mon amant se glisse derrière ma tête, retenant mes lèvres contre les siennes, les enveloppant, les enfermant, puis y immergeant lentement sa langue chaude. Gabriel n'a que faire de ma résistance, il emprisonne mon visage et mes épaules entre ses bras, m'embrasse avec plus de fougue et d'insistance encore, me confrontant à son désir têt, impatient, inarrêtable.

Bien sûr que mon corps voudrait répondre à ces avances brûlantes, à cette virilité débordante : une flèche enflammée traverse déjà mon corps, de mon nombril à mon clitoris. Mais mon esprit ne peut s'empêcher de se sentir lésé, utilisé. Pourtant, Dieu sait que j'aime laisser mon amant dominateur me manipuler comme une poupée pour réinventer de folles façons de nous aimer. Mais là, ce soir, cette nuit, quand il refuse de me parler et ose à peine me regarder, quand il me ferme l'accès à ses pensées les plus tourmentées, me torturant à mon tour sans même s'en soucier, pourquoi lui épargnerais-je mes propres angoisses ? Pourquoi lui offrirais-je mon corps quand il me décline son cœur ?

Parce que j'en ai envie ?

Il ne le mérite pas...

Mais il me fait tant de choses...

Tu sais pertinemment ce qu'il est venu chercher.

Je ne pourrai jamais lui résister.

C'est le moment ou jamais d'essayer !

Je redresse la tête de quelques centimètres, assez pour reprendre mon souffle et murmurer juste deux mots. Ma voix chuchotée vient mourir dans la bouche de mon amant.

– Gabriel, attends...

– Ne me repousse pas, Amande. J'ai tant besoin de toi.

– De moi... ou de ça ?

– De tout ! Je deviens fou !

Sa voix s'est brisée sur ces derniers mots et m'a brisé le cœur au passage. Je ne sais pas comment l'aider, l'apaiser et cette impuissance vient à bout de mes dernières résistances. Je sais très bien comment lui faire du bien. Comment lui donner ce dont il a besoin. Je m'extirpe brusquement du poids mort allongé sur mes cuisses et viens m'asseoir sur mon amant chagrin, gisant toujours sur le canapé. En quelques gestes secs, je lui arrache sa chemise froissée et déboutonne son pantalon pour libérer son érection magistrale. À califourchon sur Gabriel, je relève sur mes hanches le débardeur qui me sert de robe et saisis son sexe durci pour le guider vers mon intimité. L'urgence de la situation n'autorise aucuns préliminaires. Je le veux en moi, autant pour satisfaire mon extrême désir que pour secourir Gabriel de son immense désespoir. Il se laisse faire, plantant ses yeux tristes dans les miens, alors que je me plante sur son dard et vois s'illuminer son regard. J'ondule du bassin pour répéter ces va-et-vient salvateurs et attrape ses mains que je viens poser sur mes seins. Les sens de mon amant se réveillent, il me caresse enfin, faisant rouler mes tétons entre

ses doigts pendant que je le chevauche, plus fort et plus loin. Nos prunelles vitreuses ne se quittent pas et j'entends finalement le son de sa voix quand il ne peut retenir le grognement rauque que je lui connais si bien. Mes profondeurs l'avalent, encore et encore, je gémiss à mon tour de ce plaisir explosif, me cambre et écarte les cuisses pour mieux recevoir ses intenses coups de boutoir. Gabriel s'anime et se tend, agrippant mes fesses pour augmenter la cadence, puis la ralentit en lâchant dans un soupir :

– Laisse-moi te faire jouir.

Son pouce vient caresser mon clitoris, tandis qu'il reste rivé tout au fond de moi. Ces sensations conjuguées me rendent folle et il le sait trop bien, attendant mon orgasme pour reprendre ses assauts rythmés. Nous jouissons ensemble dans un cri déchiré, nos corps imbriqués et notre osmose enfin retrouvée.

Quand nos cœurs ont récupéré un pouls régulier, Gabriel m'entoure de son bras pour me blottir contre son torse et prend la parole, les yeux rivés sur le plafond :

– Ça me rend fou de ne pas retrouver Eleanor et de perdre tout mon temps à la chercher. Tout ce temps que je ne passe pas près de toi. Ça me rend fou de ne pas pouvoir rendre sa mère à mon fils. Il a grandi seul alors qu'elle était là, tout près et qu'elle ne voulait pas de lui. J'ai abandonné Virgile, moi aussi, je veux faire ça pour lui. Il n'y a que comme ça que je me pardonnerai. Et que je me libérerai de ce fantôme. Elle a hanté les treize dernières années de ma vie, je ne veux plus lui donner une minute de plus. Je veux que Silas tire un trait sur elle et s'autorise à être heureux avec Camille. Je veux que mon fils retrouve le sourire et l'envie de vivre, qu'il devienne un homme qui affronte sa mère comme je peux le faire avec Prudence. Je veux que tu deviennes ma femme, la seule et l'unique, et que tu ne vives pas avec un veuf obsédé par le passé. Je t'aime, Amandine Baumann, et ça me rend fou d'être trop malheureux pour pouvoir te rendre heureuse.

– ... Je t'aime.

Mes trois heures de sommeil ne peuvent rien contre l'énergie, la légèreté, le bonheur qui sont miens en allant travailler ce lundi matin. Voir Gabriel endormi, nu dans mon lit, a rendu cette nuit encore plus belle et plus intense qu'elle n'a été. L'embrasser avant mon café, après mon café, avant ma douche et après, entre chaque vêtement que j'ai enfilé et encore dix autres fois avant de me décider à m'en aller, va rendre merveilleuse cette journée.

Seule ombre au tableau : Marion est injoignable. Je n'ai pas eu de nouvelles du week-end et ce silence ne lui ressemble pas du tout. J'espère juste qu'elle était bien accompagnée et trop occupée pour penser répondre à sa vieille copine Amandine. Je n'ai pas le temps de m'inquiéter d'avantage, tout le service communication de l'Agence est convié à une réunion à neuf heures pétantes dans le bureau du patron. Le genre de rendez-vous auquel on arrive à l'heure, apprêté, enjoué et à jour dans ses dossiers. Je suis la dernière à entrer et me faufile entre les sièges déjà occupés. Je me fais toute petite et fais en sorte de ne pas croiser le regard de Ferdinand. Au moment où il se glisse dans son costume de P.D.G., pose ses coudes sur son bureau et motive ses troupes en annonçant les objectifs de la semaine, il n'oublie pas de faire un trait d'esprit, toujours au détriment de l'un de ses salariés, en la personne de moi-même.

– Vous comptez prendre des notes ou vous nous ferez ce compte-rendu de tête ?

Je lève enfin les yeux quand je réalise que mon boss s'adresse à moi et je lui tends mon sourire le plus affable... et le plus ironique. Mais mon visage se décompose quand j'aperçois, posé dans un coin de son immense table en verre, un iPhone à la coque blanc et noir que je reconnaîtrais parmi mille : le panda, logo de la WWF et animal préféré de Marion depuis qu'elle est dans sa phase Greenpeace, protégeons la nature et sauvons les animaux.

Mais qu'est-ce que ça fait là ?

Ça ne peut pas... non... ça ne peut pas !

Dans ma tête, comme pour me convaincre du contraire, je fais rapidement le tour de mes collègues présents et absents pour repérer une éventuelle autre Brigitte Bardot à qui ce satané portable pourrait appartenir. Le regard amusé et mesquin que me lance Ferdinand en coin confirme l'inconcevable. Quand il me voit fixer l'objet de toutes les suspicions, il se met à dessiner du doigt les contours de la coque, tout en continuant à débiter son discours bien rodé à l'intention de ses employés attentifs. Un clin d'œil plus tard, il met fin à la réunion, fait sortir ses équipes à grand renfort de : « *Je compte sur vous !* », « *Au boulot !* », « *Ne me décevez pas !* » et me retient au dernier moment comme je le craignais.

– Amandine, vous essaieriez de faire preuve d'un peu plus de concentration la prochaine fois. Vous n'étiez pas vraiment à ce que vous faisiez, si vous voulez mon avis.

- Je n'en veux pas, merci.
- Très bien. Alors vous rendrez ceci à votre meilleure amie, dit calmement Ferdinand en me tendant l'iPhone noir et blanc. J'en ai fini avec elle. Mais pas avec vous.
- Allez vous faire...
- Oui ?, m'interrompt-il. Vous êtes certaine de vouloir terminer cette phrase ?
- Un café. Allez vous faire un café.
- Merci du conseil.

En sortant du bureau du boss, mon premier réflexe est d'envoyer un texto incendiaire à Marion. Sauf qu'il arrive quelques secondes plus tard sur l'iPhone-panda que je tiens entre les mains.

Quelle idiote !

Je m'empresse de l'effacer et hésite d'abord à fouiller dans ce maudit téléphone, mais recule à l'idée d'y lire les mots salaces de Ferdinand.

Brrr...

L'interminable matinée me sert donc à ruminer et à chercher un moyen de joindre ma meilleure amie. Elle ne répond pas à mes mails et Tristan m'informe que la dernière fois qu'il l'a vue, c'était à la maison, chantonnant et virevoltant dans le salon. Je confie à Marcus ce nouvel épisode de l'Agence Models Prestige version *Feux de l'Amour* et mon collègue, hilare, tente de me faire relativiser la situation... en vain.

- Il n'y a pas que toi qui aimes faire des cochonneries, chérie !
- Ça n'a aucun rapport !
- Marion a bien le droit de céder à la tentation, parfois.
- Elle ne fait que ça, céder. Elle est incapable de dire non.
- Moi non plus, je ne pourrais pas dire non à Ferdinand.
- Hein ? !
- Pourquoi les plus intelligents, les plus drôles, les plus beaux sont toujours hétéros ? se plaint Marcus avec une moue de chien battu.
- Parce que vous, toi, Marion et tous les autres, vous n'avez envie que de ce que vous ne pouvez pas avoir !
- Et vous, non, peut-être, Mme Diamonds ?
- Ça n'a toujours rien à voir. Et Beauregard a dû la baratiner juste pour la mettre dans son lit !
- Mais Amandine et si elle en avait envie ? !
- Ce n'est pas toi qui vas la ramasser à la petite cuillère et qui vas

devoir subir l'œil goguenard de Ferdinand.

– Très bien, je ne dis plus rien !

À midi pile, je m'élançai hors du bureau pour rejoindre la colocation des Aubrac dans le onzième arrondissement de Paris. Pendant mon trajet en métro depuis les Champs-Élysées, je tourne et retourne dans ma tête toutes les phrases assassines que je vais pouvoir balancer à Marion. Et puis, je suis prise de compassion en réalisant que Beauregard l'a déjà éjectée de sa vie et qu'elle ne le sait sans doute pas encore. Son cœur d'artichaut et elle sont probablement en train de tirer des plans sur la comète : mariage, voyage de noces à Honolulu, grande vie à Paris, fortune à dépenser et quatre ou cinq bébés.

Je ne prends même pas la peine de sonner et utilise mon double des clés (qui n'est censé servir qu'en cas d'urgence).

Croyez-moi, c'en est une !

Il ne me reste que trente-cinq minutes de pause-déjeuner et je dois compter les vingt-cinq minutes du trajet retour jusqu'à l'agence : je mise tout sur l'efficacité. Un sermon, un câlin, un pardon, je lui rends son panda de malheur et je retourne travailler ! Je prends le couloir et déboule dans le salon vide, presque déçue de ne pas voir ma meilleure amie affalée sur le canapé en train de rêver à son avenir avec un *dandy* millionnaire. Je perçois une voix féminine qui n'est pas celle de Marion et qui semble venir de la cuisine. Iris, forcément.

Comment avais-je pu l'oublier, celle-là ?

Mais elle ne fait jamais rien de ses journées ?

Derrière la porte close, la voix se tait par intermittence. Quand elle reprend la parole, c'est dans une sorte de chuchotement hurlé, qui forcément m'intrigue et me fait tendre l'oreille.

Je vais enfin apprendre qu'elle trompe Tristan, n'en a rien à faire de lui et avoir des preuves à l'appui ?

Écouter aux portes, c'est mal...

Mais pas quand il s'agit d'aider un ami.

Je cesse ma discussion inutile avec moi-même quand Iris reprend la sienne au téléphone. Elle arrive de moins à moins à étouffer ses mots, mi-murmures, mi-cris, qui me parviennent très clairement :

– Je fais ce que je peux Eleanor ! Amandine est une coriace, elle ne lâchera pas Gabriel aussi facilement...

À suivre !
Ne manquez pas l'épisode
suivant !

Egalement disponible :

A lui, corps et âme

*" Sans aucun doute le plus grand roman érotique paru depuis Cinquante
Nuances de Grey "*

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

Olivia Dean

À lui...

Corps et âme

Volume 1

■ Éditions Passage des Soupirs

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Toute à lui

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

